

PlacART



Marc Hervieux — PHOTO ARCHIVES LA PRESSE, DAVID BOILY

Palmarès des ventes

› FRANCOPHONE

- 1 *La vivisection des sens*, Koko et ses machines
- 2 *Inscape*, Alexandra Strélski
- 3 *Dubois solide*, Claude Dubois
- 4 *Star Académie 2021*, Artistes variés
- 5 *Le temps des autres*, Tire le coyote et Jeannot Bournival
- 6 *L'anthologie — 50 chansons*, Michel Louvain
- 7 *Haute mère*, Lynda Lemay
- 8 *Immersion*, Angèle Dubeau
- 9 *Le ciel est au plancher*, Louis-Jean Cormier
- 10 *Toute beauté n'est pas perdue*, Vincent Vallières

› NON FRANCOPHONE

- 1 *Phoenix*, Charlotte Cardin
- 2 *Nostalgia 2*, Marc Hervieux
- 3 *Nostalgia*, Marc Hervieux
- 4 *Van Weezer*, Weezer
- 5 *Fortitude*, Gojira
- 6 *Now or Nowhere*, Damn Truth
- 7 *Life by Misadventure*, Rag'n'Bone Man
- 8 *The Battle at Garden's Gate*, Greta Van Fleet
- 9 *Live at Knebworth 1990*, Pink Floyd
- 10 *Everyday Son*, David Laflèche

RETAILLE D'ENTREVUE

SHERBROOKE — La pomme n'est pas tombée très loin de l'arbre dans le cas d'Étienne Saint-Amant : son père Laurier Saint-Amant était professeur de physique au Cégep de Sherbrooke.

« Mon initiation à la physique et à l'informatique a pratiquement été préscolaire. Je me souviens d'avoir écrit en langage informatique directement d'un magazine à l'ordinateur (mon père s'était abonné à *Compute!*). Je dessinais des avions avec des codes informatiques », raconte l'artiste scientifique, qui présente en ce moment, et pour la première fois au Musée des beaux-arts de Sherbrooke, une exposition solo, baptisée *Géométries naturelles*.

« Mon père avait son laboratoire au cégep et il avait construit son propre sismographe. Il avait d'ailleurs détecté un tremblement de terre à San Francisco dans

les années 1980. Je me rappelle que ça me fascinait : mon père était capable de fabriquer une chose qui écoute le ventre de la terre et qui peut détecter où ça s'est passé! » raconte-t-il.

Ancien élève du Séminaire Salésien, Étienne Saint-Amant a entièrement suivi son cheminement scolaire ici. « Je suis vraiment *full* Sherbrooke, poursuit-il, du séminaire au cégep, jusqu'à ma maîtrise. J'ai d'ailleurs encore des partenariats à l'Université de Sherbrooke. Je suis parrainé par le Centre de calcul scientifique de l'UdeS. »

L'an dernier, Étienne Saint-Amant avait justement dévoilé sa première œuvre supercalculée : une animation extrêmement détaillée de l'œuvre *Idéaux impossibles*. **STEVE BERGERON**

Coupée au montage de l'entrevue du 15 mai 2021.



Étienne Saint-Amant — PHOTO LA TRIBUNE, FRÉDÉRIC CÔTÉ

• EXPOSITIONS

VOUS VOULEZ VOIR?

EXPO

À l'origine

Enseignante de mathématiques à la retraite, Ghislaine Riendeau a troqué la craie

pour le pinceau il y a plus de 15 ans déjà. Inspirée par l'art rupestre et les civilisations anciennes, l'artiste lévisienne fait partager un univers créatif qui oscille entre l'abstraction lyrique et la figuration. Ses tableaux aux tons chauds contrastés de blanc éthéré rappellent les scènes tribales découvertes sur les parois ornées des grottes de Lascaux. Les traces humaines et animales semblent littéralement incrustées dans ses toiles. Acrylique, feuille d'or, empâtement à base de ciment, lavis et transparence donnent naissance, entre autres, à de fougueux chevaux et à des oies blanches. Paléolithique et contemporanéité s'entrecroisent dans cette exposition qui propose une lecture sur l'essence même du mystère de la vie et de l'humanité.

Au Centre culturel Yvonne L. Bombardier, jusqu'au 15 août.



— PHOTO CENTRE CULTUREL YVONNE L. BOMBARDIER



CHANSON DE CIRCONSTANCE

SOCIETY

Eddie Vedder

Into the Wild (b.o.f.) (2007)



Les changements climatiques ont longtemps été l'arbre qui cachait la forêt, celle de l'effondrement de la biodiversité, inévitable si rien n'est fait. Heureusement, de plus en plus de gens s'engagent pour mieux protéger les espaces sauvages. Il reste que la pandémie aura probablement été la plus grande leçon des dernières années pour l'être humain, qui s'aperçoit qu'à force de gruger dans les aires vierges, il peut tomber sur des virus capables de le détruire. En cette Journée mondiale de la biodiversité, prenez donc le temps d'écouter les paroles d'Eddie Vedder à propos de cette société qui en veut toujours plus. Le chanteur de Pearl Jam l'a interprétée pour le film *Into the Wild* (*Vers l'inconnu*), inspiré de l'histoire vraie d'un homme qui a tout abandonné pour vivre une vie sauvage, mais qui s'aperçoit, à la fin, que la société ne pourra changer que si des gens comme lui y demeurent. **STEVE BERGERON**

PROGRAMMATION ESTIVALE DU VIEUX CLOCHER DE MAGOG

CÉLÉBRER
LA PROXIMITÉ
AVEC LES
ARTISTES

ÉMILIE PINARD-FONTAINE

emilie.pinard-fontaine@latribune.qc.ca

MAGOG — Après une année haute en rebondissements, Bernard-Y. Caza, directeur général et artistique du Vieux Clocher de Magog, se réjouit de l'arrivée de l'été. Il propose une programmation variée et distancée qui verra le retour de plusieurs habitués sur la scène de la rue Merry.

M. Caza est satisfait de la réponse du public depuis la réouverture en mars dernier.

« Le public est très, très heureux! Les gens sortent enfin de chez eux, peuvent voir les artistes qu'ils aiment beaucoup et ça se passe dans le bonheur », lance-t-il.

Il faut dire que, malgré la distanciation et la réduction du nombre de places, le Vieux Clocher conserve son aménagement par tables qui favorise une ambiance conviviale. Les gens finissent même par oublier qu'ils portent le masque et se laissent porter par l'atmosphère décontractée, observe-t-il.

Les artistes aussi sont très heureux de retrouver la scène. Certains croyaient initialement qu'il manquerait d'ambiance ou de contact avec le public, mais ils ont été agréablement surpris.

Dans les prochains mois défilent entre autres sur scène Sam Breton (*Au pic pis à 'pelle*, du 6 au 10 juillet et du 27 au 29 juillet), Philippe Bond (*Merci*, du 13 au 17 juillet), Les Grandes Crues (*Su'l gros vin*, du 10 au 14 août), Guillaume Pineault (*Détour*, les 30 et 31 juillet) et P-A Méthot (*Faire le beau*, du 3 au 7 août). Bernard Caza est particulièrement fier d'accueillir André-Philippe Gagnon pour son retour sur scène au Québec.



2Frères — PHOTO KIM GAUDREAU

En chanson, il recevra aussi les 2Frères en duo (22 mai, 1^{er} et 29 août) et Vincent Vallières en solo (21 mai et 15 août) en formules plus intimes.

L'été sera donc bien rempli, avec entre six et sept spectacles par semaine. En attendant que les mesures sanitaires s'allègent, M. Caza réitère l'importance d'acheter les billets à l'avance parce que les places s'envolent rapidement, étant donné leur nombre limité (150 actuellement). Avec la vaccination et le déconfinement, il a tout de même confiance de pouvoir augmenter ce nombre au cours de l'été ainsi que de rouvrir le bar afin de pouvoir offrir l'expérience complète du Vieux Clocher.

RETOUR AU BERCAIL

Après bientôt 40 ans à la tête de la salle de spectacles, M. Caza se réjouit de voir revenir des artistes qu'il considère comme nés au Vieux Clocher. Heureux d'avoir programmé Marc Dupré pour un spectacle exclusif de cinq soirs du 20 au 24 juillet qui donnera naissance à un album *live*, le directeur rappelle que « c'est vraiment ici



Louis-José Houde — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, MAXIME PICARD

[que Marc] a commencé ses premiers spectacles ».

Même scénario pour Louis-José Houde qui sera en rodage pour trois dimanches, les 8 et 22 août ainsi que le 5 septembre, pour présenter un nouveau spectacle composé de matériel créé lors de sa précédente tournée.

« Lui aussi il a commencé sa carrière au Vieux Clocher de Magog et au Vieux Clocher de Sherbrooke », précise-t-il.



Sam Breton — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, MAXIME PICARD



André-Philippe Gagnon — PHOTO MÉLANY BERNIER

Malgré leurs carrières fulgurantes, ces artistes de renom, remarque Bernard Caza, retrouvent la sensation de proximité et de franchise avec le public lorsqu'ils reviennent. « C'est un moteur pour faire évoluer un spectacle. C'est pour ça que les gens aiment tellement venir au Vieux Clocher roder ou figoler des numéros. »

Lorsqu'il regarde le chemin parcouru lors des 40 dernières

Bernard-Y. Caza soulignera en août ses 40 ans à la barre du Vieux Clocher de Magog. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE

années, Bernard Caza considère que ce fut toute une expérience et un privilège d'être aussi près de l'effervescence du milieu des arts de la scène au Québec. Alors que le cinquantième anniversaire du Vieux Clocher se dresse dans un horizon de trois ans, M. Caza a l'intention de conserver son poste tout en continuant de s'amuser autant. L'espoir qu'il porte pour sa salle de spectacles est « de rester dans le coup ». En effet, il souhaite conserver les vieux amis « qui prennent plaisir à revenir sur la scène du Vieux Clocher », tout en demeurant « un moteur pour faire découvrir de nouveaux artistes au public ».

VIEUX CLOCHER 2.0

Le Vieux Clocher ajoute également une corde à son arc en se munissant d'équipements afin d'enregistrer les spectacles pour les présenter en webdiffusion, en direct ou en différé. Cet équipement permettra entre autres aux musiciens de la région d'enregistrer leurs vidéoclips ou encore de diffuser leurs spectacles à plus large échelle. M. Caza souligne la qualité d'enregistrement, avec des images en haute définition, et de l'acoustique du Vieux Clocher. Il considère cet ajout comme un pas vers l'avenir : « C'est l'avenir, c'est faire en sorte que les artistes puissent rayonner encore plus. »

En effet, de plus en plus d'artistes sont découverts par le web et se créent ainsi une carrière et une clientèle. Bernard Caza souhaite donc contribuer à sa façon : « Ce sera une façon de plus de les aider à atteindre leurs objectifs. »

ARTS.

TÉLÉPHONEXQUIS

ACTION
CRÉATION

STEVE BERGERON

steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — C'est bien connu : les créations sont souvent la somme d'une multitude d'influences, surtout à notre époque, où la diffusion des œuvres n'a jamais été aussi étendue. Chaque chanson, chaque toile, chaque trame musicale, chaque pièce de théâtre porte en elle un tableau admiré, une plume adulée, un film frappant, une chorégraphie significative. Cette contagion s'exerce souvent de manière inconsciente et n'est pas toujours perceptible dans le résultat final, car les égéries se mélangent les unes aux autres pour donner quelque chose de nouveau.

Mais en cette période où le contact avec l'art a souvent été entravé, Mélanie Noël et Pascale Rousseau ont eu l'idée de brusquer les choses : et si on forçait ces rencontres, en demandant à des artistes de réagir directement à une autre œuvre, sans en connaître l'auteur, dans un temps et un espace limité? Mieux : et si on lançait une chaîne de créations, une œuvre inspirant une autre œuvre, laquelle en inspirerait une autre, et ainsi de suite?

Le fruit de cet exercice pourra être vu et lu dès le 27 mai à la galerie d'art Antoine-Sirois

de l'Université de Sherbrooke. Ce *Téléphonexquis*, amalgame de téléphone arabe et de cadavre exquis, y sera exposé jusqu'au 31 juillet.

« Je pense que l'étincelle de départ vient d'un sentiment de bouillonnement artistique en ce moment en Estrie. Cette impression est peut-être issue du fait que je suis très près de ce milieu et que je constate une grande variété de talents dans la région, par exemple aux soirées *Littérature et autres niaiseries*. Nous avons eu envie de créer des liens entre tous ces artistes, parce qu'ils en avaient besoin plus que jamais dans ce contexte », explique Pascale Rousseau, graphiste de formation, aujourd'hui conseillère en production vidéo à l'Université de Sherbrooke.

FILS INVISIBLES

Les deux amies, qui se connaissent depuis que Pascale a travaillé au quotidien *La Tribune*, ont commencé à en discuter au début de la pandémie, alors que la marche était la seule activité qu'elles pouvaient pratiquer ensemble.

« C'est pendant une de ces marches que nous avons conclu que c'était le meilleur moment pour concrétiser notre idée », poursuit Mélanie Noël, autrice et journaliste à *La Tribune*. « Tous les artistes étaient confinés, plusieurs avaient perdu leurs contrats, les salles d'exposition étaient fermées et les salons du livre, annulés. L'occasion était trop belle de les faire travailler ensemble, à distance. De leur permettre de faire partie d'un grand tout, mais si chacun était seul de son côté. À la fin de l'expérience, certains ont d'ailleurs écrit qu'ils avaient senti les fils invisibles entre eux. En tant que commissaires, nous avons simplement

dirigé la conversation. »

Le thème proposé aux artistes s'est imposé de lui-même : 2020. Pascale Rousseau et Mélanie Noël se sont amusées à jongler avec ce chiffre. D'abord en divisant le nombre d'artistes participants en deux groupes de vingt : d'un côté, les littéraires (au sens large du mot, car des chansonniers, des scénaristes et des auteurs de théâtre ont aussi été conviés), et de l'autre, les artistes en arts visuels. Ce qui a donné, à la fin, une « quarantaine » d'œuvres.

Les littéraires devaient faire tenir leur création en 200 mots maximum. Ceux des arts visuels disposaient d'un espace de 20 pouces carrés. Chacun avait cinq jours pour « répondre ou réagir » à l'œuvre de l'autre.

Très vite, il est apparu aux deux instigatrices qu'il était préférable de ne pas révéler aux participants la personne derrière l'œuvre inspiratrice. « On voulait que les artistes répondent à l'œuvre et non à l'artiste », expliquent-elles.

Elles ont eu la confirmation qu'elles avaient fait le bon choix lorsqu'une des artistes, quand elle a appris qui avait créé l'œuvre l'ayant inspirée, a avoué qu'elle aurait figé si elle l'avait su. « Une chance que vous ne me l'avez pas dit : j'aurais été tellement intimidée! » cite Pascale Rousseau.

«MERCI D'AVOIR SCRAPÉ MA SEMAINE!»

Certains participants ont effectivement atteint une notoriété débordant la région, tels David Goudreault, Hélène Dorion, Mylène Gilbert-Dumas, Véronique Grenier, Patrick Nicol ou Ariane DesLions. Mais tous sont avant tout des artistes bien connus de ceux et celles qui s'intéressent au milieu culturel estrien.

« La plupart ont accepté de façon spontanée, quitte à chambouler leur horaire. Deborah Davis nous a remerciées d'avoir *scrapé* sa semaine pour ça! » raconte Mélanie Noël. « On pensait que la démarche en déstabiliserait certains, mais non : la plupart ont été fidèles à leur personnalité artistique et à leur signature, tel un besoin de rester soi-même et de se réfugier dans ce qu'on connaît déjà. »

« Nous avons fait toutes sortes de jumelages, tantôt en pensant qu'une personne entretiendrait la même trame narrative, tantôt en supposant qu'elle allait la briser complètement et aller à l'autre bout du spectre. Les surprises ont quand même été nombreuses. Nous avons essayé d'avoir la plus grande variété de voix possible, parfois en sollicitant des artistes peu connus de nous-mêmes », d'ajouter Pascale Rousseau.

Au moment d'écrire ces lignes, le vernissage du 27 mai avait été reporté au 8 juillet en raison des consignes sanitaires en vigueur.

Pascale Rousseau et Mélanie Noël, commissaires de l'exposition *Téléphonexquis*. — PHOTO JESSICA GARNEAU



QUELQUES DÉFINITIONS

TÉLÉPHONE ARABE

Le jeu du téléphone arabe consiste à faire circuler une phrase de bouche à oreille à travers une file de joueurs. À la fin de la file, la phrase doit être dite à haute voix. Mélanie Noël et Pascale Rousseau en ont surtout retenu l'idée que chaque personne répète ce qu'elle croit avoir entendu ou perçu. « La nuance la plus importante, dans notre cas, est que ce n'est pas une réinterprétation mais une réponse, comme s'il y avait eu un dialogue entre les deux », insiste Pascale Rousseau.

CADAVRE EXQUIS

Selon Antidote, un cadavre exquis est un « jeu littéraire où chaque participant ajoute un mot à une phrase dont il ignore le contenu, ce qui donne lieu à des rapprochements de mots fantaisistes ». Une façon courante d'y jouer est de faire circuler une feuille de papier entre plusieurs personnes, chacune écrivant une phrase sur une seule ligne, sauf le dernier mot, placé sur la ligne suivante. La feuille est ensuite pliée pour que le joueur suivant ne voie que le dernier mot. **STEVE BERGERON**

Bribes de la quarantaine

Nous avons demandé aux artistes du *Téléphonexquis* de nous confier leurs sentiments et réactions lorsqu'ils et elles ont reçu l'oeuvre censée leur inspirer une réaction ou une réponse. La plupart ont accepté de se confier sur ce moment particulier, tantôt excitant, tantôt vertigineux, lorsqu'ils et elles ont pris le relais, la main tendue vers une feuille blanche, une toile vierge, une carte mémoire vide, un curseur qui clignote et qui attend... Leurs réponses vous donneront tout un éventail de ce que peut vivre une personne sur le point de créer, à commencer par celles de l'écrivain Patrick Nicol et de l'artiste-peintre Do Lessard, dont voici en primeur les réalisations, la toile du second étant inspirée du texte du premier. **STEVE BERGERON**

Plus à moi

Nous n'avons rien écrit. Ce qui nous intéressait hier aujourd'hui semblait futile. L'histoire d'un gars qui pense à sa vie. Des gens meurent, on ne peut plus sortir. Au nom de qui écrirais-tu quoi que ce soit? Les voyageurs contaminent, les vieux meurent, les pauvres soignent. Il n'y a pas de condition humaine, l'aventure n'est pas universelle. Tu vis ton confinement sur deux étages en écoutant de la musique de chambre. Je n'ai rien écrit.

Penser constamment à ses mains, son visage. Cacher ses doigts dans ses manches et essayer de ne rien toucher. Respirer l'air des autres, partager l'espace. Saluer chaleureusement des inconnus qui nous croisent à deux mètres. Étions-nous ensemble ou séparés quand nous pensions Ça va bien aller?

Au printemps, George Floyd est mort. Avoir comme tout le monde l'envie de la plage, de partir avec ceux qu'on aime. À l'été, les filles se sont mises à parler. Un tel m'a touchée, untel me terrorise, je ne peux plus respirer. Avoir peur à la rentrée scolaire. À l'automne, Joyce Echaquan se filmait en train de mourir. On lui reproche ses mauvais choix de vie. Je vous crois, je vous vois. Ce n'est plus à moi de parler.

Patrick Nicol

« J'ai d'abord vu des carrés, une pile de papiers, quelque chose de rangé et de lourd. Tranquillement, la mer comme une pensée après coup, puis des corps, lentement – j'ai mis du temps – qui demandaient à surgir. Voilà ce que j'ai vu, mais faut dire que mes yeux étaient fatigués avant de regarder, épuisés par une année qui avait été vide, pourtant, mais tellement bruyante. »
PATRICK NICOL



Création de Do Lessard, en réponse au texte de Patrick Nicol. — ILLUSTRATION FOURNIE

« Le texte que j'ai reçu est presque angoissant. Je l'ai lu et j'avais envie de fuir, de me cacher. C'est un peu ce que j'ai fait : je me suis caché dans mes peintures, dans un univers où je crée l'espace et le temps. C'est donc surtout en réponse émotionnelle au texte que j'ai créé, plus qu'en m'inspirant de ce que le texte raconte. L'artiste peintre qui se rentre la tête dans sa toile. On le voit seul dans son atelier sombre avec la lumière qui émane de la fenêtre. La fenêtre qui représente le monde extérieur. J'ai essayé de lui donner l'effet de vitesse, comme si nous étions dans un TGV et que le paysage déferlait très rapidement par le hublot, comme lorsque tout se passe beaucoup trop vite en dehors et que les mauvaises nouvelles s'accumulent sans arrêt. Le temps s'arrête dans la toile de l'artiste. »

DO LESSARD

LIRE LA SUITE > M6 ET M7

TRÈS DÉTÊTÉ

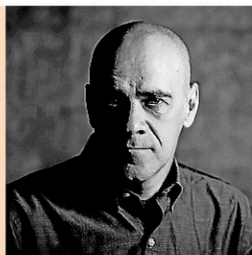
« À ce moment précis, j'étais au cœur des traitements. Je venais de traverser une série de complications de la chimio et j'avais vraiment eu peur de mourir. Je pensais à la mort chaque jour. Je restais longuement avalée par cette idée de ma disparition. Ma pensée planait sur ce à quoi ça devait ressembler, tranquillement s'éteindre. Je pensais à mes enfants bien sûr aussi. Quand j'ai reçu l'œuvre, elle s'est d'abord adressée à ma logique. Puis mon vécu s'est accolé dessus et je me suis mise à y voir un point focal se rétrécissant de plus en plus, ne laissant finalement voir que l'essentiel, peut-être. Je me suis imaginée que ça pouvait ressembler à ce qu'on voyait quand on s'avance vers la mort. Et ça m'a apaisée. Les mots sont venus ensuite. »

NATHALIE PLAAT



« C'était comme si on me tendait un témoin de course à relais : ne fallait pas l'échapper ! Je devais d'abord bien le saisir puis le garder avec moi quelques jours, le temps de m'en inspirer et produire mon œuvre. Je savais que je n'étais pas le premier coureur ni le dernier mais que chaque porteur du témoin était important... »

MICHEL CARON



« Je me suis sentie nerveuse et excitée comme un enfant qui déballe un cadeau. C'était un mélange de joie et de surprise, une impatience de jouer à mon tour. Je me suis laissée aller en associations d'idées avec tout ce que l'œuvre m'évoquait, j'y voyais la cohabitation de quelque chose de très lumineux et optimiste, avec un brin d'incertitude. »

L'ÊTRE PERSANE



« Comme d'habitude, j'ai éprouvé un doute sur ma capacité à éprouver les choses correctement. Alors j'ai fait comme d'habitude : j'ai remodelé ce doute pour en faire quelque chose de confortable. »

MATHIEU K. BLAIS



« J'ai tout de suite trouvé l'œuvre magnifique... et déstabilisante ! Elle représentait vraiment notre état actuel. Un monde beau mais froid et solitaire. Un monde qui a perdu pied, qui a perdu son sens. Un monde qui a basculé. »

TOMAS JENSEN



« Quand j'ai lu le texte, mon petit souffle est devenu court. Même si j'allais bien, les mots sont venus chatouiller l'anxiété cachée au creux de mon ventre, mettre en relief le manque de perspective et la routine des petits riens que nous impose cette pandémie. J'ai eu besoin d'aller vers un geste d'amour et me connecter à une source de lumière, à un être de lumière pour réparer la cassure. Etty Hillesum est venue tout naturellement, cette femme de lettres qui a fait un spectaculaire et inspirant plongeon en elle-même et qui comme plusieurs Juifs est morte à Auschwitz, le 30 novembre 1943, après avoir passé plusieurs mois dans un camp de transit. Etty disait : "L'amour comme seule solution." Je l'ai écoutée. »

ADÈLE BLAIS



« En recevant l'œuvre, je me suis senti traversé de sensations contradictoires, des picotements à la racine des cheveux et un bouillonnement dans le cerveau, une sorte de métamorphose du regard qui montre que tout se transforme tout le temps. »

ÉTIENNE BEAULIEU



« Je m'étais imaginé bien des choses, j'avais pensé à une mise en scène qui irait avec plein de sentiments. J'ai dû complètement revoir ça après avoir reçu le texte. Ma vision n'était pas la sienne. Et je devais sortir de ma zone. J'ai adoré. »

ANNICK SAUVÉ



« Intériorité, des perles de silences, un étrange arrêT sur l'image, la douceur opaque d'une solitude inhabituelle qui nous enveloppait. »

SYLVAIN LEBLANC



« On m'a proposé un bel univers plein de possibilités ; une forêt aux couleurs particulières, une ambiance enchantée et angoissante à la fois. Je m'y suis plongé, au bras d'une amie imaginaire, et j'en suis ressorti avec un poème. »

DAVID GOUDREAU



« Un sentiment d'être seule mais reliée à une chaîne de poètes par la pensée et la volonté de trouver du sens, de témoigner d'un moment particulier. »

AMÉLIE POMERLEAU



« J'ai eu le sentiment de reconnaître la plume d'une amie. Sans en être complètement certaine, j'ai décidé que j'abordais le texte comme si c'était son œuvre, tout en l'unissant à ce qui nous unit, elle et moi, à travers les aspérités de la vie. Je me suis laissée habiter par le texte et j'ai laissé les mots faire naître des images qui venaient aussi à la rencontre de ce que l'année 2020 avait été pour moi. J'ai voulu prendre soin d'exprimer ce que me transmettait l'autrice, quelque chose d'immensément triste ou vain comme peut l'être notre regard sur la vie lorsqu'on se frappe à notre propre impuissance. Par contre, lorsque les filles m'ont dit que mon œuvre était une brèche de lumière dans une suite d'œuvres plus sombres, j'ai compris que la lumière qui m'habite à travers une heureuse année s'est faufilée dans l'expression d'un état plus vulnérable. »

DEBORAH DAVIS

POINT D'ORGUE DANSÉ

SHERBROOKE — C'est bien beau, la littérature et les arts visuels, mais Mélanie Noël et Pascale Rousseau ont eu envie que leur *Téléphonexquis* déborde de ces deux formes d'art. Elles se sont alors tournées vers la danse, demandant à Nicolas Zemmour et Élise Legrand, deux interprètes estriens, d'élaborer un duo en s'inspirant des 40 créations. Leur chorégraphie a été filmée et sera projetée dans l'exposition.

«C'est une façon de briser symboliquement la quarantaine, d'aller vers le mouvement et la liberté, telle une prise de pouvoir sur quelque chose qui nous été imposé», résumant-elles.

Mélanie Noël et Pascale Rousseau ont ajouté, dans l'Espace Invitation de la galerie Antoine-Sirois, une autre chaîne d'artistes dont les points de départ sont les créations de Geneviève Dupont-Daigneault et de L'être persane. Mais cette fois, c'est le grand public qui a été sollicité pour continuer la chaîne. Une quarantaine de personnes ont répondu à l'appel.

«L'exercice du téléphone exquis pourrait d'ailleurs être reproduit dans plusieurs milieux : un centre d'aînés, une classe de 1^{re} année ou d'université, dans une entreprise, un voisinage, etc., pour créer un sentiment d'appartenance», souligne Mélanie Noël.

Autre fait intéressant : il sera possible de visiter l'exposition en audio. Chaque artiste du volet littéraire a été enregistré en train de lire son texte. Il suffit d'apporter ses écouteurs et son cellulaire pour vivre l'expérience de cette façon.

L'exposition est également accompagnée d'un livre regroupant tout son contenu. Les commissaires ont aussi prévu un itinéraire immersif, sur réservation, au cours duquel il sera possible de visiter *Téléphonexquis* en 40 minutes. Les lectures des auteurs préenregistrées seront entrecoupées de moments de silence, pendant lesquels un projecteur sera dirigé vers l'œuvre d'arts visuels inspirée du texte qui vient d'être lu.

Le duo travaille également sur des suites, afin que l'exposition continue à avoir une vie en dehors de la colline universitaire, voire à l'extérieur de Sherbrooke. Rien n'est encore confirmé, mais toutes deux espèrent avoir de belles annonces à faire prochainement. **STEVE BERGERON**

« En apercevant l'œuvre, j'ai d'abord ressenti un stress, une angoisse. Un besoin de saisir l'œuvre immédiatement, une volonté de l'aimer, de ne pas juger, d'être inspirée instantanément. Efficacité même en création... Après j'ai respiré. J'ai regardé l'œuvre à nouveau et je l'ai laissé me porter, doucement. »

MYLÈNE RIOUX



« Quand j'ai déballé l'œuvre, je me suis mise toute de suite à farfouiller pour tenter de découvrir l'identité de l'artiste, comme s'il m'était impossible d'y répondre sans véritablement savoir de qui elle provenait. Ensuite, j'ai eu le vertige! J'ai eu peur de ne pas être à la hauteur... de ne pas savoir rendre hommage à la magnificence de cette œuvre qui me précédait. Puis j'ai décidé de me laisser prendre au jeu, de jouer moi aussi! Les mots sont venus à moi. J'ai pu tracer les contours de mon indignation et ajouter mon regard et ma voix à ceux des autres. »

ARIANE DESLIIONS



« Soulagement et connivence! Le texte résonnait tellement avec mes paysages intérieurs. Je me suis sentie choyée de partager ce même rapport (apaisant et joyeux) à la nature avec l'auteur et soulagée de pouvoir travailler en continuité avec ma démarche picturale. »

CYNTHIA TOUCHETTE



PHOTOS
JESSICA GARNEAU
SAUF HÉLÈNE DORION
(MAXYME G. DELISLE)



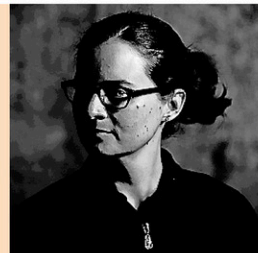
« Au moment où j'ai accepté de participer à ce projet, je me suis promis de trouver une manière d'aborder ma relation avec la terre à bois où j'ai marché pendant les confinements. Le lendemain, quand j'ai reçu l'œuvre, je n'en croyais pas mes yeux : c'était ma forêt que je voyais là! »

MYLÈNE GILBERT-DUMAS



« Lorsque j'ai reçu l'œuvre, j'ai retrouvé les émotions qui m'avaient habitée durant les mois précédents. Je regardais l'œuvre et m'y promenais comme si je faisais le chemin à rebours jusqu'en mars 2020, alors que nos vies ont basculé, et que le monde, tel que nous l'avions connu et vécu, se refermait. Je me suis laissée inspirer par l'œuvre et aussi par les images intérieures du confinement, jusqu'à ce que les mots les transposent. Il s'agissait pour moi de laisser l'univers de l'œuvre picturale et celui de mon intériorité se rencontrer à travers un texte. »

HÉLÈNE DORION



« Le texte que j'ai reçu incarnait mon état d'esprit dans la saison hivernale d'isolement forcé. Je me sentais en symbiose avec cette prose qui reflétait mon état d'hibernation dû à la pandémie, attendant le printemps et la permission de pouvoir passer à autre chose. »

STÉPHANIE MORISSETTE



D'AUTRES TÉMOIGNAGES
SUR L'APPLICATION • LATRIBUNE.CA



L'auteur sherbrookoise David Goudreault signe un premier livre jeunesse, qui aborde la séparation avec humour et sensibilité. Offert dès le 25 mai, *La réparation de mes parents* sera officiellement lancé le 31 mai, à la Librairie Appalaches de Sherbrooke, lors d'un 16 h à 18 h. — PHOTO LA TRIBUNE, MICHELLE BOULAY

KARINE TREMBLAY

karine.tremblay@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — David Goudreault écrit depuis des années. Beaucoup. Tous les jours. Des romans, du slam, des chansons et des recueils de poésie sont nés dans la foulée.

Mais signer un livre jeunesse, ça, c'est une première pour l'auteur sherbrookoise qui lancera le 25 mai *La réparation de mes parents*.

Publiée chez D'eux, l'histoire qu'il a imaginée aborde la question de la séparation des parents avec autant d'humour que de sensibilité. Probablement parce que le récit s'ancre à un certain vécu.

« Disons que c'est une autofiction qui trempe sa plume dans la réalité », résume Goudreault, pour qui il était important d'écrire ce livre-là. « Pour mes enfants, d'abord, mais aussi pour les autres jeunes qui vivent ou ont vécu la rupture de leurs parents », résume celui qui est papa d'un garçon et d'une fille.

Le frère et la sœur du livre, c'est d'ailleurs un peu beaucoup eux. On les reconnaît tant dans le coup de crayon que dans la personnalité qu'ils affichent.

« Mon lectorat cible, c'étaient mes enfants. Je souhaitais leur parler de l'éclatement de la famille, oui, mais je voulais aussi leur raconter une histoire intéressante. La séparation des parents, c'est le sujet qui traverse le livre. Mais l'intrigue véritable, au fond, elle est ailleurs. »

Ailleurs dans un bocal de verre,

autour de Grobetta, poisson bleu par qui arrive le comique comme le plus dramatique.

« L'intrigue véritable est liée au poisson qui disparaît. Le lecteur se demande : mais où est-il parti? »

Avant qu'il ne s'évanouisse dans la nature, l'animal de compagnie a quand même campé ses couleurs. On n'a pas affaire ici à un banal poisson qui se contente de remuer les nageoires dans sa maison vitrée. Non. Grobetta a des sentiments et de l'ambition, lui qui rêve de devenir astronaute.

C'est à travers lui que passent les enjeux plus délicats de la crise familiale. C'est lui qui ressent (et nomme) les émotions plus difficiles. La petite « entourloupette psychologique » permet, mine de rien, de toucher à différents enjeux sans tomber dans le prêchi-prêcha.

« Disney exploite souvent ce mécanisme : faire vivre les émotions plus intenses au personnage le plus drôle. Ça devient un ressort humoristique auquel on injecte une touche de tragédie. »

DE L'HUMOUR, DE LA TENDRESSE

Allié des enfants, le poisson fugueur et féru de voyages a également permis à l'auteur de s'amuser avec la langue en développant un champ lexical à saveur maritime.

« Ça amène un autre ton, d'autres strates. Tout en étant divertis, les enfants apprennent quand

RUPTURE, RÉPARATION ET POISSON BLEU

DAVID GOUDREULT

moment de lecture, peu importe la situation familiale qui est la nôtre », remarque David Goudreault, qui a bien sûr « testé » son histoire auprès de ses enfants.

La narration, sympathique, les a fait rire. Sitôt le livre terminé, ils voulaient le recommencer.

« Je m'attendais à ce que ça les remue un peu, j'ai été heureux de découvrir qu'ils étaient ailleurs, qu'ils retenaient surtout l'humour et la tendresse familiale. J'ai vu que l'histoire fonctionnait. Après ça, c'était important pour moi qu'ils soient fiers de la façon dont je les représente. »

Comme c'était important, aussi, que la maman de ses enfants lui donne son aval.

« Elle a été la première lectrice. C'est quelqu'un de qui je suis encore très proche. Elle a abordé le tout avec beaucoup d'ouverture, en étant consciente que c'était d'abord un objet littéraire, mais également un outil pour nos enfants et pour tous les autres qui plongeraient le nez dans l'album. »

À LA DÉFENSE DU LIVRE JEUNESSE

Les illustrations, signées France Cormier, campent une famille métissée, avec un papa à la peau blanche et une maman à la peau noire.

Là encore, c'est ancré à la réalité.

« Tant qu'à mettre mes enfants en scène, je souhaitais les représenter avec justesse. J'ai partagé ma vie pendant 10 ans avec une femme noire, je suis sensible à la question de la représentation et de la diversité dans les œuvres culturelles. Dès le départ, j'ai été enchanté par les dessins de France. Elle a vraiment capté et respecté la personnalité de chacun. Elle est venue ajouter des couches à l'histoire avec différents détails qui bonifient la lecture. »

Le projet, qui s'est échelonné sur deux ans, est le fruit « d'un vrai beau travail d'équipe ».

« Je suis plutôt solitaire et je fais

souvent cavalier seul dans mes projets. Mais avec la préparation de mon récent disque et avec ce livre-là, j'ai vécu deux superbes expériences de création à plusieurs. »

Tellement superbes qu'elles lui donnent envie de recommencer.

« L'aventure de ce livre jeunesse, c'est un gros coup de cœur et je souhaite en écrire d'autres. Surtout que je mesure maintenant toute l'importance de la littérature jeunesse. »

Maintenant seulement?

« Avant, je considérais l'importance de la chose, oui, mais avec un peu de recul. En allant donner des ateliers dans les écoles primaires, j'ai constaté la disparité qui existe entre les bibliothèques. »

Au fil des discussions qu'il a eues avec l'éditeur et ancien enseignant Yves Nadon, sa vision s'est encore précisée.

« Le livre jeunesse, c'est le parent pauvre de la littérature, alors que c'est un moment crucial pour accrocher les jeunes lecteurs. Si on veut que notre culture soit vivante, avec un imaginaire riche, il faut investir la littérature jeunesse. J'ai envie de parler de cet enjeu, de monter au front. Je n'en fais pas un nouveau cheval de bataille, mais je me range du côté de ceux qui croient à la littérature jeunesse. Et je vais en parler lorsque j'ai une tribune. »

DAVID GOUDREULT

La réparation de mes parents

Illustrations de France Cormier

JEUNESSE

D'eux

36 pages

Sortie le 25 mai



— PAGE FOURNIE PAR LES ÉDITIONS D'EUX

même l'essentiel de ce qui les concerne. Il y a plusieurs messages au fil des pages. Ils comprennent que ce qui arrive n'est pas de leur faute, par exemple. Ils réalisent aussi que, si le lien entre les parents s'est brisé, celui qui unit chacun d'eux aux enfants n'est pas entamé. »

Le récit permet enfin de saisir l'idée qu'une fois passée la tempête qui suit la fin du sentiment amoureux entre les parents, il y a des embellies. Une amitié possible, même.

« C'est une belle histoire de rupture. Et au final, c'est une belle histoire tout court, qui permet un bon



JULIE MYRE-BISAILLON

Des bières, des femmes et des anecdotes croustillantes

SONIA BOLDUC

sonia.bolduc@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Mai 2018. Julie Myre-Bisaillon publie son premier livre, *Des réguines et des hommes*, où elle raconte, dans une série de tableaux remplis d'humour, le quotidien de Chum, un maraîcher patenteux qui achète un pas pire paquet de réguines en ligne, et Chérie, sa blonde qui a décidé d'en faire son lot, d'en rire... et d'en écrire.

Au même moment, Julie Myre-Bisaillon s'apprête, avec le Chum-maraîcher, à ouvrir un resto fermier pour la période estivale, mais n'en dit pas plus. Suspense.

Quelques semaines plus tard, le Cuisinier déchaîné s'installe dans la cour de la microbrasserie 11 comtés, à Cookshire-Eaton. Succès immédiat et retentissant qui rallie la communauté du Haut-Saint-François. Mais pas que. On vient de partout, c'est un peu fou, et défilent donc nécessairement sur la terrasse de bois, dans la garnotte et sur le béton du salon de dégustation, autant de gens et d'anecdotes mêlant l'ordinaire au pas croyable.

Des gens et des anecdotes dont s'est inspirée Julie Myre-Bisaillon, on s'en doute bien, pour son second bouquin qui sort des fourneaux ces jours-ci, trois ans après *Des réguines* et l'ouverture du resto, et au cœur duquel trônent *Des*



Après le succès retentissant de son roman *Des réguines et des hommes* en 2018, Julie Myre-Bisaillon ramène sa gang vers le lecteur avec amour et humour dans *Des bières et des femmes*. — PHOTO LA TRIBUNE, FRÉDÉRIC CÔTÉ

bières et des femmes, un titre qui dit tout, ou presque.

C'est à la patronne de la microbrasserie que l'autrice a confié le rôle de narration, histoire de faire le lien entre les deux commerces plantés comme un seul dans la même cour et de mêler les cartes

un peu, tout en conservant le ton gentiment baveux, les dialogues *punchés* et les regards tout en humour sur le quotidien.

« J'avais d'abord prévu écrire une suite aux *Réguines* avec le quotidien de la vie, mais on a finalement décidé d'aller un peu ailleurs avec l'aventure du resto », explique l'autrice-restauratrice-prof-chercheuse, qui avait déjà sa matière à écriture au terme du premier été de service aux tables et de gestion de réservations.

FOND DE VRAI

« Je suis plus une fille de musique que de littérature, alors je monte ça comme un album, par petites histoires que je colle ensemble, raconte Julie Myre-Bisaillon. Ces personnages existent pour vrai, que ce soit du resto ou de mon passé, et je pars de ma rencontre avec eux pour raconter des situations qui sont arrivées là, mais mêlées avec mon enfance rurale à moi. Y a toujours un fond de vrai, mais quoi? Ça, le lecteur ne le sait pas trop. »

Ainsi se côtoient les brasseurs et restaurateurs, les employés, les habitués et les clients plus ou moins commodes issus de la ruralité ou qui débarquent du 514 pour

« J'avoue que je marche souvent sur une ligne mince et que certains personnages passent un peu au cash, mais c'est toujours raconté avec autant d'amour que d'humour. »

— Julie Myre-Bisaillon

s'y plonger le temps d'une bière, d'un burger ou de demandes spéciales pas toujours bienvenues.

« J'avoue que je marche souvent sur une ligne mince et que certains personnages passent un peu au cash, mais c'est toujours raconté avec autant d'amour que d'humour », assure celle qui s'est elle-même remise en question comme cliente.

« Ça m'a changée, avoir un resto. Des petites demandes spéciales, j'en fais plus tellement, je comprends comment ça peut désorganiser une cuisine, surtout quand elle est aussi petite que la nôtre. Je

pense que les restaurateurs vont se reconnaître un peu, mais les clients aussi, qu'ils soient difficiles ou non. »

SE RENCONTRER À LA MICRO

Qu'on s'y reconnaisse ou pas, on a envie d'y être, de goûter la bouffe et la bière locales, de jaser sur le bord du feu, peut-être même de boire un peu trop et de tenter de cerner qui est qui dans cette grande mixité de personnages.

Les régions changent, croit Julie Myre-Bisaillon, originaire de Maniwaki, et de retour en milieu rural depuis quelques années après avoir tant aimé la ville.

« Les jeunes reviennent ou viennent s'y installer, ça amène de la diversité partout, note-t-elle. Et les micros, ici comme ailleurs dans toutes les régions, sont devenues au cours des dernières années les nouveaux points de rassemblement. En milieu urbain comme à Montréal, les gens y vont pour s'y reconnaître. Mais en région, on y va pour se rencontrer, il y a davantage de mixité sociale. On se rassemble pour prendre une bière et jaser, peu importe la classe sociale, le métier, le genre, les idées. C'est rassembleur et extraordinaire. »

Si *Des bières et des hommes* se retrouvera sur les tablettes dès le 26 mai, le lancement, lui, se fera dès que les règles sanitaires permettront un rassemblement sur la terrasse du Cuisinier déchaîné, à Cookshire. Dès que ce sera fait, Julie Myre-Bisaillon recommencera à plancher sur l'adaptation en websérie de son premier roman, qui avait été amorcée en 2019 et mise en veilleuse avec la pandémie.

JULIE MYRE-BISAILLON
Des bières et des femmes

RÉCIT
Hurtubise
252 pages



Julie Myre-Bisaillon (deuxième à partir de la gauche) en octobre 2018, en compagnie de l'équipe d'alors de la microbrasserie Les 11 comtés et du restaurant Le Cuisinier déchaîné: Mathieu Garceau-Tremblay, maître brasseur, Yannick Côté, cuisinier, et Émilie Fontaine, copropriétaire. — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, STÉPHANIE VALLIÈRES

RBO et « l'humour qui se fait p'us »

**RICHARD
THERRIEN**

CHRONIQUE
rtherrien@lesoleil.com



RBO a eu 40 ans samedi dernier. Pour moi qui glisse régulièrement des citations du groupe dans mes conversations, et qui se fait de moins en moins comprendre par mes plus jeunes amis et collègues, c'est un événement qui mérite d'être souligné.

Lundi à 21 h, Noovo propose *RBO - Top 40*, un combo de sketches marquants et de moments qu'on avait visiblement effacés de notre mémoire. Comme le pâté chinois, certaines parodies sont encore meilleures réchauffées et on constate que Chantal Francke offrait certainement les meilleures imitations, que ce soit pour Nathalie Petrowski ou Janine Sutto et ses sandales Cucu-Massage.

C'est après le remontage des deux premières saisons de *Rock et Belles Oreilles* à Télévision Quatre-Saisons, signé Yves P. Pelletier et déposé sur Crave avant les Fêtes, que Noovo a eu l'idée de demander ce « top 40 » au groupe. Le « maigre » du groupe s'est donc replongé dans les archives pour établir des catégories telles que « *Tounes* traduites », « Moins pires imitations de Guy », « Vieux programmes » et « Moments sexys ». Le tout est entrecoupé de commentaires rigolos de Guy, André, Bruno et Yves, qui les ont enregistrés séparés par des plexiglas.

Parmi les 40 positions, la catégorie « Ça se fait p'us » est particulièrement éloquente. Si RBO faisait encore des sketches en 2021, ceux des *Outgames* et du hockey des aveugles seraient-ils encore possibles?

100 MÈTRES RAIES

Pour André Ducharme, la question revient sporadiquement, mais la réponse évolue. « Jusqu'à il n'y a pas longtemps, je répondais toujours qu'on referait les mêmes maudites affaires. Mais je suis obligé de moduler ma réponse, de dire qu'on ferait autre chose avec le même esprit en s'ajustant. En même temps, on s'est toujours ajustés, on a toujours travaillé en fonction de l'époque dans laquelle on était. Le RBO de 1985 et celui des *Bye Bye*

de 2006 et 2007, c'est différent. » On lui cite souvent ce sketch sur les *Outgames* au *Bye Bye 2006*, avec l'épreuve du 100 mètres raies, le témoin lubrifié dans la course à relais et les « fesses saillantes » du jour. « Les gens oublient que les *Outgames* ont réellement existé, on n'a pas inventé ça. Quand on l'a fait, il n'y a pratiquement eu que des réactions positives, y compris de la communauté gaie. Pour le hockey des aveugles, les non-voyants nous ont donné un prix, ils l'ont trouvé drôle. Les gens qui s'offusquent d'un gag présentement ne sont pas nécessairement les personnes visées », remarque André Ducharme.

« C'était complètement fou parce que Guy changeait de texte à chaque prise. Chaque fois qu'il sortait un perronisme, on ne l'avait pas déjà entendu, on se retenait pour ne pas rire, on a eu vraiment de la misère à le tourner. »

— André Ducharme

Étrangement, ce ne sont pas ces sketches plus proches du burlesque qui me font grincer des dents quand je les revois aujourd'hui. Pour une histoire de poids, une parodie de Marie Denise Pelletier qui bat la mesure en tapant du pied et passe au travers du plancher, jure beaucoup plus avec notre époque. « Je ne suis pas certain qu'on referait un sketch comme celui-là, mais ça ne veut pas dire qu'on ne ferait pas de sketches *edgy*, on frapperait juste ailleurs. »

« Quand on voit un vieux sketch d'Olivier Guimond avec Manda Parent qui fait la belle-mère avec son rouleau à pâte, ça non plus, personne ne ferait ça aujourd'hui », croit le « petit » de RBO.



Un des sketches qui marqué André Ducharme est la parodie de 110% au *Bye bye 2007*. — PHOTO ICI TÉLÉ



Guy A. Lepage, Richard Z. Sirois, Yves P. Pelletier, Bruno E. Landry et André G. Ducharme, à une autre époque... — PHOTO VIEUX CLOCHER DE MAGOG

BRÛLER LA CHANDELLE PAR LES TROIS TROUS

Certaines choses peuvent mal vieillir. D'autres, au contraire, ont toujours leur pertinence. La catégorie « Toujours d'actualité » en cite quelques exemples, comme « *Villa des Tivieux* », « *Hérouxville* » et « *Je suis une irréductible* » de Roberta Palmer, qui dénonçait l'exploitation du corps de la femme dans le clip de Robert Palmer. « Ces derniers jours, on m'a beaucoup parlé du sketch d'Anti Palestine », confie André Ducharme.

Si un sketch a marqué

l'humoriste, c'est cette parodie de 110 % au *Bye Bye 2007*, « 10 % de quotient », avec Yves en Jean Pagé, Bruno en Gabriel Grégoire, Richard Z. en Wayne Z. Laveuglette et surtout Guy A. en Jean Perron, qui « brûle la chandelle par les trois trous ».

« C'était complètement fou parce que Guy changeait de texte à chaque prise. Chaque fois qu'il sortait un perronisme, on ne l'avait pas déjà entendu, on se retenait pour ne pas rire, on a eu vraiment de la misère à le tourner. »

a aussi pris un immense plaisir

à personnifier Lucien Bouchard qui incite vigoureusement la population à « travailler! », mais aussi à jouer la famille du bon vieux temps et « Jack Travis, détective privé ».

« Nos derniers sketches étaient meilleurs que nos premiers », a-t-il constaté en visionnant les archives.

COCO TONELLE

Évidemment, il lui démange de ne pouvoir se moquer de ce qu'on vit présentement, notamment des complotistes et de leurs théories farfelues. « J'aurais du *fun* avec cette matière-là », admet-il.

Les gars de RBO ont-ils renoncé pour de bon à reprendre du service? Il ne faut jamais dire jamais, mais... « Je nous verrais mal avec des costumes et des perruques. Peut-être que ce serait ridicule. Notre avenir est probablement plus sonore que visuel! »

RBO - Top 40 plaira certainement aux irréductibles, même si j'aurais aimé y revoir Joe Bocan portant du Coco Tonelle à Ad lib, de même que Richard Glenn et sa femme Glose. Glose Glenn.

En terminant, j'aurais une demande spéciale : qu'on ajoute sur Crave les saisons de *Rock et Belles Oreilles* à TVA et à Radio-Canada, comme on l'a fait pour les années de TQS. Il y a là encore plusieurs classiques qui méritent certainement d'être revus.

SALLY FOLK

REMONTÉE EN SURFACE

STEVE BERGERON

steve.bergeron@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Sally Folk l'a annoncé elle-même sur les réseaux sociaux quelque temps après l'événement : au début de 2019, elle a vécu un deuil périnatal. Sa petite Élisabeth a rendu l'âme après six mois de grossesse.

C'est quand même une Sally Folk pimpante qui nous parle, au bout du fil, de la sortie de son cinquième album, *Ô Psychologue*, le 21 mai. Il faut dire que la vie de la chanteuse, déjà maman une fois, a été illuminée par l'arrivée d'une petite Iris au début de 2020, même si cela n'a pas effacé la douleur de la perte. Le contrecoup, en plus d'avoir forcé l'artiste à un moment de recul, aura laissé son empreinte sur le plus récent opus, bien qu'il ne l'aborde pas de front.

« En fait, il n'y a que la chanson *Les clefs* qui parle vraiment de ça. Pour le reste, on retrouve la Sally Folk qui a toujours surfé sur les désamours et les déchirures amoureuses. Sauf que, cette fois-ci, le ton est moins joueur. J'ai l'habitude de faire beaucoup d'ironie et de sarcasme. Cet album est plus sensible, plus introspectif, sans que je l'aie fait exprès. »

S'il y a un fil conducteur à *Ô Psychologue*, c'est, comme le laisse supposer la chanson-titre, la santé mentale, chaque chanson traitant d'un aspect différent. Dans *À nu*, la chanteuse aborde le besoin d'amour, d'attention et d'approbation que cache le fait de se montrer dénudée, surtout pour une femme (une façon, pour elle, d'admettre son rapport difficile avec la critique dans sa vie personnelle). Sur *Les amourettes*, elle aborde les relations éphémères, rapides et désespérées, poussant parfois à poser toutes sortes de gestes pour plaire. *Que diable m'emporte*, dont le clip a été tourné dans Charlevoix, traite du comportement passif agressif, de la violence dans le fait d'être ignorée ou abandonnée.

LA TÊTE SOUS L'EAU

Deux mois après avoir entamé le travail sur son opus 5, soit peu de temps après la fin imprévue de sa grossesse, Sally Folk a dû se rendre à l'évidence : elle n'allait pas bien.

« J'avais l'impression d'avoir la tête en dessous de l'eau. Je connais mes fragilités, et j'ai vraiment eu le sentiment que je faisais une dépression. J'ai donc tout arrêté pendant plusieurs mois et j'ai décidé d'aller consulter. C'est là que tu



— PHOTO CRILA LAFORÊT

te rends compte de tout ce qui ne fonctionne pas et que tu as mis sous le tapis depuis trois ou quatre ans. C'est drôle, parce qu'on peut avoir plein de choses qui ne vont pas bien dans sa vie, que ce soit le travail, les amours, la famille, etc. Mais on continue. Jusqu'à ce qu'un événement incontournable se produise, et celui-là, tu ne peux pas faire semblant qu'il n'est pas arrivé. Et il te force à tout repenser. »

Celle qui avait jusqu'à maintenant lancé des opus rapprochés — seulement dix-huit mois séparent *Sally Folk* (2013) de *Deuxième acte* (2015) — a aussi constaté

son essoufflement et le besoin de reprendre le pouls de sa carrière. *Ô Psychologue* paraît donc un peu plus de quatre ans après *Troisième acte*, aidé en cela par la pandémie, la sortie ayant été repoussée de l'automne 2020 à ces jours-ci. Et ce n'est pas Sally Folk qui va s'en plaindre.

« Je n'aurais pas imaginé que ce serait aussi long, mais c'est une bonne chose d'avoir attendu. Même si l'album était prêt depuis un an et demi, nous l'avons rouvert, changé, peaufiné », dit celle qui reprendra les spectacles en septembre.

Après autant de remous, l'artiste a eu besoin de stabilité, raison pour laquelle elle s'est tournée vers la même équipe de collaborateurs, dont Michel Dagenais comme réalisateur, arrangeur et compositeur, de même qu'Anique Granger et Virginie Bilodeau aux textes, pour « quand elle tombe en panne ».

« Même si c'est important pour un artiste de se réinventer à chaque album, je savais que je pourrais le faire avec Michel, car il avait un nouveau studio et s'était beaucoup formé en mixage. Je sentais qu'on arriverait à repousser nos limites dans cette continuité. Et en

musique, d'avoir des collaborateurs à 1000 pour cent, qui comprennent ton projet et savent où tu veux t'en aller, c'est très précieux et difficile à trouver. »

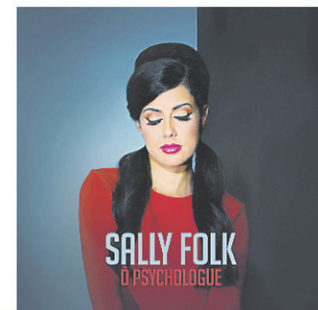
THÉRAPIE-CAFÉ

Son autre ancrage, c'est justement cette thérapeute qui l'a aidée à remonter à la surface, qui est devenue son amie et qui lui a inspiré la chanson-titre, sur laquelle on retrouve le ton un peu espiègle qu'on lui connaît.

« Ça parle de ce moment où tu as réglé tout ce que tu avais à régler et que tu retournes voir ta psychologue, juste avec l'envie de prendre un café avec elle, parce que c'est devenu ta copine. Tu t'aperçois qu'il te fallait simplement l'œil d'une personne neutre, qui ne te connaît pas depuis longtemps, mais qui arrive dans ta vie quand tu en as besoin, qui écoute tout ce que tu as à dire et t'aide à faire une synthèse. C'est juste que tu avais la face trop collée dessus. »

Cette chanson a donné lieu à une dizaine de capsules web avec l'humoriste Laurent Paquin, ce dernier jouant le rôle du psychologue. Comme si Sally Folk avait quand même eu besoin de lâcher son fou quelque part, à défaut de son album.

« Si tu ne m'as jamais vue en spectacle, tu ne peux pas savoir qu'il y a un côté très humoristique dans mes interventions. Cela me permet de balancer l'atmosphère déchirante de plusieurs chansons. Beaucoup de gens me disaient, après les *shows*, qu'ils ne s'attendaient pas à autant de *stand-up*. Ce côté drôle, j'ai eu envie de le faire connaître et d'en donner un avant-goût. Je cherchais un relecteur pour mes textes et j'ai eu recours aux services de Christian Viau, qui a travaillé beaucoup avec Laurent. Nos agents se sont parlé et Laurent a accepté. Je me suis trouvée très chanceuse qu'il me fasse une petite place dans son horaire! »

SALLY FOLK
Ô PsychologuePOP-ROCK FRANCO
Spectra Musique

LIVE DANS LE PLAISIR

« UN FILM TRÈS TROIS ACCORDS »

FRANÇOIS HOUDE
Le Nouvelliste

TROIS-RIVIÈRES — Les Trois Accords se lancent dans le cinéma. Pas dans la fiction (même si leurs chansons témoignent résolument de leur penchant pour la fantaisie), mais dans le spectacle musical filmé. Les Trois Accords: Live dans le plaisir est à l'affiche depuis vendredi dans des cinémas de tout le Québec.

L'idée remonte à l'automne 2020 alors que tout le monde se demandait si les spectacles en présence allaient reprendre. Les Drummondvillois ne savaient pas plus que quiconque ce qu'il adviendrait de la tournée *Beaucoup de plaisir*, entreprise à la suite de la sortie de l'album éponyme. La captation visuelle constituait une avenue. Louis-Philippe Eno, le réalisateur du film et de clips des Trois Accords, a présenté son projet en décembre.

« Quand l'idée de tourner aux studios Mel's a été amenée, on a tout de suite vu un très grand potentiel, dit le batteur Charles Dubreuil en entrevue. Rendu là, il ne manquait plus grand-chose pour tout attacher ça. On a une totale confiance en Louis. Restait à trouver l'environnement visuel qui viendrait enrober chaque chanson. »

La formule est ce qui se rapproche le plus de la prestation en direct, puisque malgré les apparences, les 18 chansons qui constituent ce spectacle ont été enregistrées en une seule journée. Chacune en prise unique.

Pourtant, l'enrobage visuel dont parle Charles Dubreuil suggère un projet infiniment plus complexe. Les musiciens se sont pourtant tout simplement produits devant un très grand écran incurvé, d'une largeur d'une quinzaine de mètres, projetant des images spectaculaires, très léchées, témoignant néanmoins de l'esprit déjanté du groupe.

PAPILLONNER

Musicalement, la prestation papillonne à travers le répertoire, démontrant toute la richesse en succès populaires. La production de ce groupe qui refuse

obstinément de se prendre au sérieux reflète un admirable sens du *hit*.

Seulement, ce papillonnage est soumis à une volonté de donner aux vieux airs un reflet d'aujourd'hui. « C'est un exercice de style, convient le guitariste Alexandre Parr. On trouvait intéressant de partager avec le public ce qu'on aurait fait avec *Hawaïenne* ou *Saskatchewan* en 2021. Ça nous *challenge*. »

« Le résultat, ajoute Simon Proulx, apporte un autre éclairage. Ça met en relief différentes qualités des chansons. Dans le cas d'une superdansante, les gens ne se sont peut-être jamais attardés aux textes, alors que là, en modifiant l'approche, on peut le mettre en valeur. »

Le plus bel exemple est soulevé par Charles Dubreuil. « Quand tu écoutes la nouvelle version de *Je me touche dans le parc*, très dénudée, tu découvres la profondeur du texte. On se rend compte que c'est un appel à l'aide très mélancolique, alors que dans sa version originelle, c'est une chanson dansante que les gens prennent à la légère. »

La liste initiale des chansons retenues était plus longue que ce qu'on

retrouve dans *Live dans le plaisir*, mais, comme en laboratoire, elles ont fait l'objet de tests. Étaient-elles enrichies par une relecture 2021? « En studio, il y a des chansons pour lesquelles on avait des idées et d'autres, vraiment pas, confie le chanteur. Certains tests n'ont simplement pas marché. On ne cherchait pas à faire des *tones* qui seraient meilleures que les versions originales, mais des relectures intéressantes. »

Pour cet exercice sur grand écran, le groupe s'est enrichi de deux ajouts non négligeables en Mélissa Lavergne aux percussions et Gabriel Gratton aux claviers. La réalisation musicale a été confiée à Gus Van Go.

Rien n'a été modifié en studio au terme des enregistrements, tiennent-ils à préciser, expliquant ainsi la présence de deux collaborateurs supplémentaires pour une latitude musicale supplémentaire.

« On a travaillé fort en amont, dit le guitariste. On était en forme, solides. Dans un autre contexte, on aurait pu travailler autrement, mettre de l'énergie dans la postproduction, mais on recherchait le *feeling* du direct. Pas question de faire

ça à la manière d'un vidéoclip avec du *lipsynch*. C'est une vraie performance qu'on veut offrir au public. »

Les plus malins des spectateurs noteront peut-être que, dans *Je me touche dans le parc*, la voix de Simon se pare d'un grain inhabituel, celui des fins de soirée. C'est que c'est la dernière chanson enregistrée au cours de cette harassante journée d'enregistrement.

UN VISUEL FRAPPANT

Ce que les spectateurs ne pourront manquer, c'est la facture visuelle donnée, grâce aux puissantes images offertes par les écrans géants qui mériteraient bien de remporter un prix de meilleur rôle de soutien.

« Moi, je trouve que tout ça représente bien le groupe, analyse Simon. Autant sur le plan visuel que par les interventions entre les chansons, on retrouve une folie en concordance avec l'univers des Trois Accords, mais qu'on n'aurait pas pu offrir dans un spectacle en direct. Je suis content de ces choix-là. C'est un film très Trois Accords. On a bien réussi à transposer l'esprit du groupe dans un autre média. »

« Par le format choisi et grâce à la direction musicale bien claire de Gus, on présente aux gens une sorte de regard intérieur sur notre travail. Visuellement, c'est sophistiqué, mais ça reste essentiellement une séance de travail. Je trouve ça *cool* que les gens soient témoins de nos véritables échanges sur le plateau, la façon qu'on a de se parler de musique. »

Une des beautés de la démarche, c'est que les musiciens ne se sont pas sentis contraints par un média lourd. Nos trois interlocuteurs affirment unanimement que leur folie est intacte. « Au contraire d'être contraints, on en a fait un peu plus que ce qu'on imaginait au départ, explique le batteur. On avait en tête un format télé avec une quarantaine de minutes de prestation. On en a enregistré davantage pour avoir le luxe de laisser tomber ce qui marchait moins, mais quand l'idée de le présenter dans les salles de cinéma a été évoquée, on avait du matériel en masse. On s'était donné toute la latitude artistique qu'on pouvait souhaiter. Au final, on a l'impression très claire que le concept se tient parfaitement dans les 74 minutes que dure le film. »

L'opération n'est pas mercantile. Les trois musiciens rigolent à la seule idée qu'ils puissent en tirer des profits substantiels. « C'est un projet super intéressant, mais ça coûte cher. Je pense que ceux qui vont faire le plus d'argent là-dedans, ce sont les techniciens », plaisante Alexandre.

Appuyés par un enrobage visuel impressionnant, les Trois Accords revisitent plusieurs de leurs succès dans leur tout nouveau documentaire musical, *Les Trois Accords: Live dans le plaisir*. — PHOTO LE NOUVELLISTE, FRÉDÉRIQUE MÉNARD-AUBIN





LES SPECTACLES SONT DE RETOUR!

dès le 28 mai, nos spectacles débutent à 20h

RÉSERVEZ TÔT! LES PLACES sont LIMITÉES...

CATHERINE MAJOR
28 MAI

MATT HOLUBOWSKI
29 MAI

MICHEL BARRETTE
30 MAI

ARNAUD SOLY
4 JUIN

COMPLET

ÉCOLE NATIONALE DE L'HUMOUR
5 JUIN

BLEU JEANS BLEU
12 JUIN

BILLY TELLIER
18 ET 19 JUIN

SIMON LEBLANC

J'ai **DÉJÀ** hâte

VIEUX-CLOCHER

SIMON LEBLANC
MARDI 22 JUIN

ARTISTES EN RÉSIDENCE ÉTÉ 2021

INFORMATION COVID

Consultez **VIEUXCLOCHER.COM** pour valider l'heure des spectacles

Le Vieux Clocher de Magog respecte toujours les consignes de la santé publique

André-Philippe GAGNON

Monsieur Tout le Monde
(en rodage)

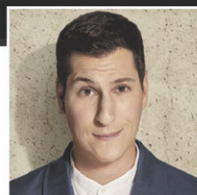
VEN. 25 et SAM. 26 JUIN
MAR. 29 JUIN au SAM. 3 JUILLET



Guillaume PINEAULT

Détour

VEN. 30 et SAM. 31 JUILLET



P-A MÉHOT

Faire le beau

MAR. 3 au SAM. 7 AOÛT



Les **GRANDES CRUES**

Su'l gros vin

MAR. 10 au SAM. 14 AOÛT



Philippe BOND

Merci

MAR. 13 au SAM. 17 JUILLET



Simon GOUACHE

Une belle soirée

MAR. 17 au SAM. 21 AOÛT



Philippe LAPRISE ET SES JOYEUX LURONS

3 humoristes lavés, distancés et testés 100% comiques!

JEU. 26 au SAM. 28 AOÛT



les Dimanches DE L'ÉTÉ



Louis-José HOUDE

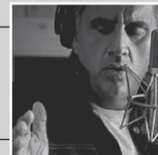
rodage.2021

en après-midi et en soirée!
DIM. 8, DIM. 22 AOÛT et DIM. 5 SEPT.

Marc HERVIEUX

Nostalgia

DIM. 18 JUILLET



Mario JEAN

Aller de l'avant

DIM. 25 JUILLET

2FRÈRES

Dépluqué

DIM. 1^{er} et 29 AOÛT



Vincent VALLIÈRES

Toute beauté n'est pas perdue

DIM. 15 AOÛT

PATRICK LABBÉ

HISTOIRE D'UN RÔLE MARQUANT

FRANÇOIS HOUDE
Le Nouvelliste

TROIS-RIVIÈRES — Tant de gens se désolent de vieillir alors que d'avancer en âge peut aussi être la promesse de magnifiques cadeaux. Pour les acteurs, cela peut prendre la forme de rôles reflétant leur maturité, dans le jeu comme dans leur vie même. Dans *Les vieux chums*, dernier film de Claude Gagnon à l'affiche depuis vendredi, Patrick Labbé rencontre un des plus beaux rôles de sa carrière.

C'est celui d'un homme en phase terminale de cancer, qui revient dans le Saint-Hyacinthe qui l'a vu naître et grandir pour y revoir les lieux, mais surtout les gens qui ont jalonné sa route. Boucler la boucle, dit-il lui-même. Il retrouve Jacques, un proche ami, qui l'accompagnera dans l'ultime portion du parcours.

Voilà un personnage, mais surtout une mise en scène qui poussent le jeu dans les plus subtiles nuances de la sobriété. De l'honnêteté la plus profonde, même. Un beau rôle. Pourtant, l'acteur quinquagénaire a d'abord décliné l'offre de Claude Gagnon.

« Je sortais de l'aventure de *District 31* quand j'ai lu le scénario des *Vieux chums*, dit-il pour expliquer ce refus étonnant. Je m'étais beaucoup entraîné physiquement pour le personnage de policier et Claude m'en offrait un d'homme très diminué physiquement. Je ne m'imaginai pas faire cette transition, je ne le sentais pas. Claude a insisté. On s'est rencontré pour un dîner. Il m'a expliqué sa vision et ça a été un coup de foudre. »

L'acteur a alors relu le scénario avec d'autres yeux après avoir appris que c'est une histoire que Claude Gagnon a vécue. « Sa vision était toute en lumière, dans la beauté, dans la vie, malgré le sujet. D'ailleurs, même si c'est un thème qui paraît sombre, le tournage s'est fait dans le plus grand plaisir. Claude a rendu ça très lumineux. »

Labbé dit même que c'est après avoir vu le film qu'il a réalisé que, malgré le deuil et les conflits familiaux, c'est la notion de compréhension, d'accueil de l'autre qui domine. « Ce n'est pas lourd », résume-t-il tout simplement.



L'interprète a également été séduit par la perspective de jouer en compagnie de Paul Doucet. « Ce sont Claude et Paul qui m'ont convaincu et, avec le recul, je comprends que ce rôle est arrivé à un très bon moment dans ma vie. Je me suis simplement abandonné à la vision de Claude, à ce qu'il me demandait. Toutes ses indications étaient parfaitement justes et motivées. C'était précisément ce dont j'avais besoin. »

Le film a été réalisé dans des conditions particulières. Un budget famélique de quelques centaines de milliers de dollars. « On n'a certainement pas fait ça pour l'argent, rigole l'interprète. Par contre, personne n'était pressé d'arrêter le travail à 17 h. Ainsi abordé, le boulot prend une toute autre dimension. »

HONNÊTÉTÉ

C'est assurément un rôle nourri par l'expérience de l'interprète.

« Tout ce que je souhaite, c'est d'avoir rendu ne serait-ce qu'un centième de tout ce que Claude avait en tête pour ce personnage. Ce n'est pas qu'une question d'être satisfait de ma performance : j'ai

voulu plaire à cette tête de cochon qui a tant insisté pour me confier le rôle. C'est un film écrit avec un scalpel, poursuit-il avec une évidente admiration dans la voix. On y décèle énormément de nuances significatives. *Ma job*, c'était d'être disponible à ce qu'on me demandait, à toute cette richesse. C'est une œuvre qui est tellement précieuse et personnelle pour Claude. C'était une énorme responsabilité qu'il m'a confiée et je l'ai abordée avec toute l'honnêteté dont j'étais capable. »

« Il est rare que j'aie l'occasion de participer à ce genre de projet et j'en suis extrêmement fier. Je suis plus habitué aux plateaux de télévision et il est indéniable que cette expérience-ci a été marquante dans ma carrière. Je suis content que mes enfants aient désormais cette référence-là de moi. »

Avec un personnage qui est de toutes les scènes ou presque, qui parle peu, mais tutoie constamment la lentille, l'interprète devait adopter une approche minimaliste. « Il fallait que je joue le moins possible pour rendre la fragilité de Pierrot. J'ai souvent eu peur de verser dans le cliché. J'étais

condamné à une profonde honnêteté. Quelque part, je me demande même si, dès le départ, je n'ai pas eu peur de cette profonde mise à nu et que ce soit la raison pour laquelle j'ai commencé par refuser le rôle. »

Ce film très pudique, économe d'effets comme de paroles, mais riche de sens, sort aussi à un moment moins qu'idéal, Patrick Labbé ne le nie pas. « Je souhaite seulement que les gens aillent le voir pour se laisser bercer par cette histoire magnifique. C'est une œuvre unique et je trouve ça *l'fun* qu'on puisse encore avoir accès à du cinéma comme ça en 2021. »

UN DOCUMENTAIRE

On a envie de croire que Patrick Labbé en est à cette exigence d'authenticité dans sa vie puisqu'un autre projet auquel il se voue ces temps-ci est empreint de beaucoup de sincérité : il travaille sur un documentaire télé en trois épisodes portant sur l'anxiété chez les adolescents.

« C'est un projet qu'on a entrepris il y a cinq ans et qui m'est très cher. On y fait un portrait d'une douzaine de jeunes de 12 à 20 ans aux

Vedette du nouveau film de Claude Gagnon *Les vieux chums*, Patrick Labbé y aborde un rôle de maturité comme il n'en avait encore jamais connu dans sa carrière.

— PHOTO MAISON 4:3

prises avec des problèmes d'anxiété. Des jeunes qui ont des parcours différents, mais un même intérêt pour le jeu. »

« Ça fait des années que je suis à la tête de Camp de Base, un camp de vacances dans lequel j'amène les jeunes à travailler le jeu d'acteur. On essaie, par toutes sortes d'outils, de leur permettre d'explorer leurs émotions profondes et les exprimer. Certains vivent des problèmes d'anxiété. On les aide à trouver leur X, à prendre conscience du présent, à le vivre intensément en jouant ce qui les éloigne de leur anxiété. C'est une expérience très enrichissante, qui crée des petits moments de magie. C'est vraiment beau; ça me tient très à cœur. »

Il en est présentement à tourner les dernières scènes et ignore le moment de la diffusion, mais l'espère pour décembre prochain, à TVA.

PAUL DOUCET

On n'explore bien qu'avec le cœur

FRANÇOIS HOUE

Le Nouvelliste

TROIS-RIVIÈRES — Pour Paul Doucet, le film *Les vieux chums* est « un projet de cœur ». Une façon de dire que ce n'était pas un contrat vraiment lucratif, mais l'interprète qu'il est a été totalement conquis, tant par ce scénario que par celui qui l'a écrit et porté à l'écran, Claude Gagnon.

C'est par agents interposés qu'il a su que le réalisateur avait un rôle pour lui. « Je l'ai appelé sans rien savoir du projet qu'il avait en tête, raconte-t-il. Il m'a rapidement séduit par deux aspects : l'aspect humain au centre de son histoire et le fait qu'il voulait Patrick Labbé dans le rôle principal. Patrick est un superbe acteur qui a trop peu fait de cinéma à mon avis. »

Doucet et Labbé gardent tous deux en souvenir un très heureux tournage à Halifax il y a plusieurs années pour la série *Octobre 70*. Ils y avaient scellé, sans doute autour de quelques pintes de bière dans l'un ou l'autre des nombreux pubs de la ville, une amitié durable. Cette histoire de retrouvailles de deux vieux amis ne pouvait que les interpeller.

Par ailleurs, ce récit d'accompagnement d'un ami vers une mort imminente a eu une résonance dans le cœur de Doucet. « Il arrive des étapes dans la vie où certaines questions nous interpellent davantage. À 55 ans, l'idée de la maturité, du corps qui vieillit, de l'inexorabilité de la mort, ça m'habite davantage. J'ai vécu le départ d'un proche

pas longtemps avant ce tournage et je savais que ça s'en venait pour mon père également. Tout cela était bien présent dans mon esprit. »

Ajoutez à cela l'engagement de longue date du comédien au sein de la Fondation Charles-Brunneau qui vient en aide aux enfants atteints de cancer et on comprend que ce rôle avait plusieurs aspects susceptibles d'interpeller profondément l'interprète.

« Toutes les expériences de notre vie nourrissent l'acteur », dit-il. Certaines plus que d'autres, aurait-il pu ajouter.

LE LUXE DU TEMPS

Au même titre que Patrick Labbé, Paul Doucet s'est réjoui au plus haut point d'avoir du temps pour échauffer son personnage. « En amont et entre les prises, pour réfléchir, répéter, se tromper, pour discuter. C'est devenu très rare dans notre boulot. Patrick a vécu ce qui est sans doute l'exemple le plus probant, en jouant dans *District 31*. C'est un rythme de tournage effréné. »

Le comédien voit quand même un autre côté à la médaille. « Quand, dans une série, on est associé avec un personnage assez longtemps, ça devient un peu une seconde nature. On a moins besoin d'analyser et de réfléchir aux motivations du personnage. Ça a été le cas pour moi avec Georges Sainte-Marie dans *Unité 9*. Je garde en souvenir une journée de tournage où j'avais 17 scènes à enregistrer ! Toutes se tournaient dans la chapelle du centre de détention, mais, pour des raisons de logistique, elles

couvraient l'équivalent de la moitié d'une saison. Il fallait se mettre dans le contexte de l'évolution du temps entre chacune. Avec la relation entre les personnages qui évoluait à travers ça. Tu as beau vérifier pour savoir où en est ton personnage, tu n'as ni le temps ni le choix de le connaître intimement et de t'abandonner à ses réactions. »

« Comme interprète, avec un canevas aussi solidement installé, tu as la liberté de t'abandonner. C'était, pour nous, un magnifique terrain de jeu. C'est un peu, je pense, ce qu'on recherche toujours dans notre boulot. »

— Paul Doucet

Le tournage des *Vieux chums* était pratiquement à l'opposé, avec des journées de tournage de deux scènes, par exemple. « On a pris trois jours pour tourner une longue scène. C'est vrai qu'elle est cruciale, mais il reste que c'est complètement autre chose que ce qu'on fait habituellement. On était une si petite équipe que même les interprètes s'adonnaient à toutes sortes de tâches techniques sur le

plateau. On aurait quasiment pu me donner des crédits de technicien au générique parce que j'ai entraîné des projecteurs, roulé des fils, collaboré aux éclairages, etc. Ce côté artisanal ajoute à la qualité du film, je pense. Il est imprégné de cette solidarité. Tous les membres de l'équipe ont le sentiment d'avoir fait quelque chose de spécial qui a tissé de profondes amitiés. »

Le tout, autour d'une riche histoire d'amitié et de deuil. « Le film traite de toutes sortes d'aspects de l'amitié et de la réalité masculine, analyse Doucet. C'est super-intéressant de voir toutes les couches de sens que Claude a su inscrire dans son scénario. Plus on y réfléchit, plus on explore le texte et plus on trouve du sens nouveau. C'est là toute la qualité de son écriture et de son cinéma. C'est fabuleux. »

« Comme interprète, avec un canevas aussi solidement installé, tu as la liberté de t'abandonner. C'était, pour nous, un magnifique terrain de jeu. C'est un peu, je pense, ce qu'on recherche toujours dans notre boulot. »

Se le remémorer lui amène cette réflexion : « Notre travail est toujours une exploration, une étude de l'expérience humaine. C'est ce qui fait que c'est un si beau métier. On se penche sur des sujets dramatiques qu'on n'aura peut-être jamais à vivre, mais qu'on peut quand même connaître intimement. »

INCARNER... UN COMÉDIEN

Si le cinéma est plutôt bienveillant à son égard, Paul Doucet a la chance d'avoir une carrière

plurielle qui le fait jouer régulièrement à la télévision ou fréquenter les planches du théâtre de temps en temps. Malgré la pandémie, il a même pu voir la concrétisation d'un rêve : la création d'un spectacle solo. Ça s'appelle *Trajectoire(s) de Paul Doucet* et c'est un spectacle né d'une résidence de création en Gaspésie. Il en est sorti un spectacle hybride où le comédien parle du parcours d'un comédien, de ses influences, des rôles joués et à jouer. Il s'y permet même de chanter.

Le spectacle, présenté dans quelques salles du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie, vient d'arriver au terme de cette première tournée. Le comédien ne demande rien de mieux que de lui donner un second souffle aussitôt que les salles de spectacles reprendront leurs activités de façon plus intense.

La chance lui sourit par ailleurs puisqu'il vient de terminer le tournage d'un film en anglais, *Snow Angel*, d'un duo formé de Catherine Bérubé et Gabriel Allard. Finalement, il commencera bientôt le tournage d'une série télé dont il ne peut cependant rien révéler pour l'instant.

Les terrains de jeu ne manquent pas pour Paul Doucet...

Dans ce qu'il appelle un projet de cœur, Paul Doucet a l'occasion d'explorer les profondeurs de l'amitié masculine avec *Les vieux chums*, à l'affiche depuis le 21 mai.

— PHOTO MAISON 4.3





Hors normes, avec Reda Kateb et Vincent Cassel, s'inspire de la véritable histoire de Stéphane Benhamou et Daoud Tatou, qui s'occupent de jeunes autistes en région parisienne. — PHOTO MK2 MILE END

HORS NORMES

La bonté à l'état pur

ÉRIC MOREAULT

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — C'est l'histoire de deux hommes qui ne savent pas dire non. Et qui, par conséquent, n'acceptent jamais un « non » comme réponse. Surtout quand il s'agit des enfants et des ados autistes dont ils s'occupent avec un énorme courage et autant de don de soi. Un sujet lourd, traité avec beaucoup de doigté et d'humanité par Olivier Nakache et Éric Toledano, et le soutien indéfectible de Vincent Cassel et Reda Kateb.

Avec *Intouchables* (2011), le duo de cinéastes français avait déjà exploré la vie de gens dont on parle peu. Cette fois, la paire va encore plus loin pour décrire la réalité de ces jeunes différents et de leurs parents, qui sacrifient souvent une grande partie de leur vie.

Hors normes s'inspire librement du combat quotidien de Stéphane Benhamou et de Daoud Tatou, qui dirigent chacun une association d'aide à Paris, et de leur improbable amitié. Des rôles endossés avec brio respectivement par Cassel, sous le nom de Mario, et par Kateb, qui joue Malik.

Le long métrage immerge le spectateur au sein du quotidien fébrile de deux hommes, qu'on voit souvent évoluer en parallèle, alors qu'ils doivent composer

avec un surplus d'enfants, parfois turbulents, et un manque de personnel (et de locaux appropriés). Le leitmotiv : « Je vais trouver une solution. »

Évidemment, l'administration de la santé leur fait des misères parce que leur modèle ne rentre pas dans les cases. L'absurdité bureaucratique à son paroxysme, qu'on caricature à peine...

DÉFAVORISÉ ET DÉPASSÉ

Non contents de venir au secours de ces « cas lourds » que le système refuse de prendre en charge, Mario et Malik forment aussi des jeunes défavorisés pour les épauler. On suit d'ailleurs le parcours de Dylan (Bryan Mialoundama), complètement dépassé par l'ampleur de la tâche et de ses responsabilités, mais qui va (évidemment) cheminer tout au long du récit.

Si on ne savait le scénario inspiré du réel, on accuserait certainement les deux cinéastes d'exagérer — d'autant qu'il met en scène un Juif et un Arabe qui collaborent dans l'harmonie (on leur sait gré de ne pas avoir accentué cet aspect).

Ce qui ne les empêche pas, parfois, de jouer sur les bons sentiments. Reste que le résultat est souvent émouvant, jamais didactique.

Avoir fait appel à de jeunes autistes, dans leurs propres rôles, augmente la crédibilité et la véracité de la démarche. Ce qui force d'ailleurs les « vrais » acteurs à

marcher sur la corde raide de l'improvisation. Il se dégage une forme de fébrilité, renforcée par l'utilisation fréquente de la caméra portée et un montage nerveux.

Il faut aussi souligner la présence d'une riche galerie de personnages secondaires. Nakache et Toledano désamorcent parfois la grande charge dramatique en ayant recours à l'humour, sans jamais appuyer sur le trait — de façon plus subtile qu'*Intouchables*, d'ailleurs.

Il y a des aspects réducteurs dans ce plaidoyer pour le « vivre ensemble ». Et la conclusion, maladroite dans sa volonté de présenter un film réconfortant, gâche un peu la démarche.

N'empêche : nul ne peut douter de la pureté des intentions des réalisateurs de mettre en lumière à quel point nous détournons souvent, et trop facilement, le regard. Sans jamais chercher à nous culpabiliser.

Au générique

Cote : ★★½

Titre : *Hors normes*

Genre : Comédie dramatique

Réalisateurs : Olivier Nakache et Éric Toledano

Acteurs : Vincent Cassel, Reda Kateb et Bryan Mialoundama

Durée : 1 h 54

LES VIEUX CHUMS

Le sens de l'inéluctable

FRANÇOIS HOUDE

Le Nouvelliste

CRITIQUE

TROIS-RIVIÈRES — Le récit du scénariste et réalisateur Claude Gagnon avec *Les vieux chums* est relativement simple à dessiner, parce que son film est tout de dense simplicité. Il se passe d'effets de caméras ou de ruses narratives. Il est ici question de l'essentiel : la vie, la mort, l'amitié, la colère, les legs. Au-delà des événements, des actions, Claude Gagnon se penche sur les émotions des hommes avec intelligence et sensibilité.

Quand Pierrot (Patrick Labbé) débarque à Saint-Hyacinthe, à peine a-t-il fait quelques pas dans la ville où il a grandi qu'il croise des amis perdus de vue. Quand il retrouve son plus vieil ami, Jacques (Paul Doucet), on apprend que Pierrot souffre d'un cancer, qu'il est en phase terminale et que ce retour à la maison est sa façon de fermer sereinement la boucle d'une vie tumultueuse.

Jacques est aux antipodes, bouleversé et profondément révolté par la nouvelle. Il décide d'accompagner son vieux chum. Mais Pierrot a un plan quant à cette fin de vie, qui implique un voyage et il compte sur Jacques pour l'accomplir.

Claude Gagnon a le mérite de ne pas tenter de tout expliquer. Il exprime la profonde colère qui habite Jacques mais ne cherche pas trop à nous en faire connaître l'origine. Ce qu'on peut comprendre, c'est que la colère est le dernier ancrage de la peur. Ce sont l'idée de l'amitié virile et du pouvoir que la mort peut avoir sur le parcours des vivants qui l'intéressent ici.

La beauté du scénario, ce sont ses couches de sens à travers lesquelles se dessine une grande bienveillance, une lumière. Au-delà de ce qu'on perçoit se cache une autre

vérité plus discrète mais plus riche. *Les vieux chums* est un film sans prétention teinté même d'un certain humour qui se voit avec le cœur et se digère avec le temps.

TOUTE LA PLACE AU PROPOS

La mise en scène se caractérise par sa simplicité pour laisser toute la place au propos. Si la caméra élargit son cadre pour adopter le regard de Pierrot, le plus souvent, elle témoigne simplement et scrute les visages, surtout celui de Patrick Labbé, qui connaît probablement ici son plus riche rôle au cinéma. Il joue en retenue en faisant de la douleur physique de son Pierrot sa justification. L'acceptation de sa mort prochaine lui donne une sérénité qu'il n'aurait pu imaginer avant.

Il est soutenu par Paul Doucet, irréprochable en ami révolté. Claude Gagnon a certainement le sens de la distribution. Il a trouvé au personnage du père de Jacques, discret mais néanmoins important quant au sens de cette histoire, un rôle parfait pour Pierre Curzi, qui cumule avec beaucoup de doigté la sérénité et le malaise du père qui voit son fils lui échapper.

Malgré la gravité, le film baigne dans une lumière (morale et physique) pour la dernière portion) assez remarquable. C'est une production à contre-courant mais d'une redoutable pertinence dans le contexte actuel.

Au générique

Cote : ★★½

Titre : *Les vieux chums*

Genre : Drame psychologique

Réalisateur : Claude Gagnon

Acteurs : Patrick Labbé, Paul Doucet et Luka Limoges

Durée : 1 h 49



Patrick Labbé et Paul Doucet incarnent les deux principaux personnages du dernier film de Claude Gagnon, *Les vieux chums*, qui vient de prendre l'affiche.

— PHOTO MAISON 4:3

L'ARMÉE DES MORTS

Plus que le client en demande

ÉRIC MOREAULT

Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Vous connaissez cette tendance de certains fast-foods à servir des proportions gargantuesques? On assiste au même phénomène à en mettre plus que le client en demande dans le cinéma hollywoodien. Et *L'armée des morts* (*Army of the Dead*), qui marque le retour de Zach Snyder à la réalisation après un drame familial, en est la parfaite incarnation.

Cette tendance à l'inflation se retrouve en général dans la débauche d'effets spéciaux, les scènes toujours plus violentes et la longueur indécente. Tout à fait ce film de zombies, et Snyder, spécialiste du genre qui a commencé sa carrière avec le remake de *Zombie* de George A. Romero, en respecte tous les codes. Dont les giclées de

sang dans la caméra, le sous-texte critique sur le capitalisme exacerbé (l'action se déroule à Las Vegas) et l'angle sociopolitique (une nette allusion au trumpisme et à l'immigration).

Dans cette optique, il n'est guère surprenant qu'il mette en scène des super-zombies génétiquement modifiés qui se déplacent à la vitesse de l'éclair et font preuve d'un minimum d'intelligence.

Était-ce une raison pour étirer ce film d'horreur fantastique sur deux heures quinze minutes? Absolument pas. À commencer par la trop longue mise en place qui nous présente les personnages — de façon superficielle (une constante chez Snyder). Un comble...

FILLE ACCESSOIRE

Le long métrage repose surtout sur Scott Ward (Dave Bautista), un ex-militaire qui a contribué à l'évacuation d'une petite partie de la population de Las Vegas lors



L'armée des morts, plus récent film de Zach Snyder, donne sans complexe dans la surdose. — PHOTO NETFLIX

de l'invasion des zombies. La ville du vice et du kitsch (les allusions sont nombreuses) est maintenant enclavée.

Ward reçoit une offre d'un propriétaire de casino pour récupérer 200 M\$ dans une chambre forte avec groupe de mercenaires. Le spectateur sait dès ce moment qu'il s'agit d'un prétexte pour mettre la main sur un bien beaucoup plus précieux...

En parallèle, Snyder et ses

coscénaristes ont greffé une histoire de relation brisée père-fille entre notre héros musclé et Kate (Ella Purnell). Bénévole dans le camp de réfugiés accolé à Las Vegas, Kate n'hésite pas à pratiquer le chantage émotif. Ça va, mais ce pan du récit, accessoire, aurait facilement pu être sacrifié au montage.

Que ce soit avec *L'homme d'acier* (2013) ou *Batman vs Superman* (2016), Snyder nous a habitués à la flamboyance dans les scènes

d'action. Il est, sans conteste, un grand spécialiste des effets de manche (avec ses mouvements de caméra) qui masquent la vacuité de sa réalisation et qui se résument souvent à multiplier les gros plans. Il loge à l'enseigne du divertissement à budget faramineux et non à celle du cinéma...

Notons tout de même, au rayon des réussites, la diversité de la distribution et la trame sonore aux nombreux clins d'œil (*Bad Moon Rising*, *The End* et, inévitablement, *Zombie des Cranberries*...).

Est-ce bien utile de signaler les incongruités et les invraisemblances, qui vont avec le genre, ou l'interminable finale mélo qui ouvre toute grande la porte à une suite?

L'armée des morts est présenté sur Netflix.

Au générique

Cote: ★★★

Titre: *L'armée des morts*

Genre: Drame d'horreur

Réalisateur: Zach Snyder

Acteurs: Dave Bautista, Ella Purnell et Ana de la Reguera

Durée: 2 h 15

MAZDA DE SHERBROOKE ET MAGOG

OUVERT SPÉCIALEMENT CE SAMEDI 22 MAI ET LUNDI 24 MAI

(de 10h à 16h) (de 9h à 17h)



VOITURE
CANADIENNE DE
L'ANNÉE 2021



Mazda 3 2021 berline
Location 48 mois
avec 1 030\$ de comptant

65\$/sem



Mazda CX-3 2021 AWD
Location 48 mois
avec 2 465\$ de comptant

69\$/sem

TRACTION INTÉGRALE



Mazda CX-30 2021 AWD
Location 48 mois
avec 1 420\$ de comptant

75\$/sem

TRACTION INTÉGRALE



Mazda CX-5 2021 AWD
Location 48 mois
avec 1 995\$ de comptant

85\$/sem

TRACTION INTÉGRALE



MAZDA DE SHERBROOKE.COM

OUVERT TOUS LES SAMEDIS

5119, boulevard Bourque 1-888-774-7171

MAZDA DE MAGOG.COM

OUVERT TOUS LES SAMEDIS

2940 Rue Sherbrooke 1-888-774-7171

plein air

CADENCES

POURQUOI JE COURS?

FRANÇOIS-OLIVIER ROBERGE
Le Soleil

Je n'aimais pas courir. Je préférais enfourcher mon vélo, avaler les kilomètres dès l'arrivée du printemps. Visiter de nouveaux lieux, s'y arrêter le temps d'un café ou d'un Perrier.

Je préférais enfile mes patins à roues alignées, pour des déplacements en vitesse, avec fluidité. Pourquoi marcher lorsque l'on peut rouler?

Je préférais.

1^{er} ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR : LES ENFANTS

Puis, janvier 2016. Nous devenons d'heureux parents. Avant même d'être père, mes visions de vie paternelle rimaient avec balade en poussette. Ma Bugaboo runner serait ma Ferrari dotée d'un moteur pas-à-pas et d'un siège de luxe pour bébé.

Le printemps est arrivé avec le chapitre « papa seul à la maison » du congé parental. Des mois remplis d'heures en solo avec petit. Lui, notre poussette de jogging et moi, à nous promener de sieste en sieste. La course s'est imposée d'elle-même. La routine s'est installée, et s'est poursuivie même après le retour au boulot.

2^e ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR : LE SUIVI GPS

Durant trois ans, la majorité des sorties se faisaient donc avec bébé 1, puis bébé 2, puis bébé 1 et 2 ensemble. Le cellulaire et son GPS étaient toujours dans la poussette pour suivre nos traces.

Je me suis tranquillement pris au jeu des statistiques et de la progression. La montre d'entraînement a remplacé le cellulaire et est devenue une dépendance. Allô Strava!

3^e ÉLÉMENT DÉCLENCHEUR : L'ÉPIPHANIE

Alors que la course s'inscrivait de plus en plus dans ma vie, j'ai augmenté mon volume d'entraînement grâce au retour du boulot à la course une ou deux fois semaine. Coureur navetteur.

Par un après-midi de printemps radieux, à mi-parcours, j'ai eu une révélation. Je courais, sans aucune douleur. Aucune tension dans les genoux, les chevilles, le bas du dos. Rien qui ne cloche. Rien. Une vivifiante légèreté. L'esprit alerte entre le bureau, la famille et les projets.

À ce moment, à ce moment bien précis sur le chemin du Sault à Saint-Romuald, j'étais devenu un coureur.

LE COIN DU PSY

Une chronique sur la motivation est le prétexte parfait pour renouer avec celui qui a été mon psychologue sportif dans ma vie de patineur de vitesse. Bruno Ouellette fait de la motivation et de la performance son gagne-pain, sa passion et sa spécialité.

Je viens de décrire les raisons bien personnelles m'ayant mené à la course, mais les grandes motivations pour continuer à cumuler les heures me sont vagues, plus floues : la santé, le dépassement, la liberté, le besoin de bouger... « Il y a deux grandes catégories de motivations, les autonomes et les contrôlées », a commencé le psychologue.

S'entraîner pour l'amour de l'activité. Le bonheur à l'état pur. Parce que l'on adore courir. Garder la forme parce que l'activité physique fait partie de ses valeurs, de qui l'on est. Ce sont des exemples de motivations autonomes. Notre courrier des lecteurs en est bien rempli.

Courir pour une reconnaissance. Pour se trouver bon, beau, parce que l'on aime ce que l'on dégage : une personne athlétique! Pour le regard de l'autre. C'est la motivation contrôlée. À l'extrême, elle

passé par la gloire, les médailles et le succès!

Le psychologue précise que la motivation n'est pas blanche ou noire. On peut, par exemple, s'entraîner pour le plaisir d'être dehors, bouger, dépenser de l'énergie, et être également motivé par l'allure que l'on projette ou par un pousseur en l'air sur une application de partage de données d'entraînement. Je salue ici mes quelques fidèles sur Strava! Frank, Math, David, Douce, Vince, Olivier, Emmanuelle, Félix, Simon et les nouveaux! Kudos à vous!



« Sentir que l'on s'améliore par rapport à soi, c'est déterminant! »

— Bruno Ouellette

Bruno Ouellette souligne également à grand trait l'importance de la progression comme facteur de motivation. « Sentir que l'on s'améliore par rapport à soi, insiste-t-il, c'est déterminant! »

Enfin, si le thème de la motivation est un vaste terrain de jeu, l'influence en est l'un des joueurs clés. L'influence parentale, l'influence des amis, l'influence d'une communauté. L'influence des touchants textes reçus et publiés dans ces pages et sur le Web. Votre influence. Notre influence pour une communauté active. Une communauté active et belle, quoi.

Allez, on se croise dehors.



Même si pour plusieurs, certaines motivations pour courir sont la santé, le dépassement, la liberté ou le besoin de bouger, celle de l'influence en est l'un des joueurs clés.

— PHOTOS LE SOLEIL,
PATRICE LAROCHE ET
PASCAL RATTHÉ



VOS MOTIVATIONS

Chers lectrices et chers lecteurs, vous êtes inspirants! « Pourquoi je cours? » La question est simple et complexe à la fois et vous êtes touchants.

Suspendre le temps, loin des courriels

« Je cours parce que je n'ai pas le temps. Pas le temps de manger, ou juste un peu. 1000 courriels. Cinq appels Teams, 10-12 messages textes, 2 appels. Un aller-retour à la garderie, vite vite, faut faire le souper. Puis... 2 chaussures de course, 1 montre. 5 km pendant lesquels il n'y a pas vraiment de chiffres, juste des oiseaux et de l'asphalte. Je cours pour suspendre le temps, finalement, entre la course quotidienne qu'est la vie, il y a la course à pied pour calmer mon esprit surchauffé. »

Laurie Couture, Saint-Nicolas

Let's go! On s'inscrit

« Le tout commence avec une phrase de ma blonde du genre « let's go! On s'inscrit! Ma mère le fait! » « Ouin... Pas le choix! C'est quoi son "pace", à ta mère? » Donc là, obligatoirement je dois user mes nouveaux souliers vieux de 5 ans, parce que ce n'est pas vrai que la madame va manger son yogourt gratis avant moi. Une fois accomplie, je réalise que tout le processus m'a rendu plus heureux que de passer des heures devant mon iPhone qui perd sa charge plus vite que mon « pace ». Le lendemain, je pense aux efforts fournis, les sourires récurrents, la fierté générée et je comprends une chose : non, je ne reviendrai pas derrière! Je veux aller plus loin, plus vite. En fait, plus vite que la décharge de mon cellulaire. »

David, Sainte-Catherine-de-la-Jaques-Cartier

La plus belle forme de méditation

« Enfiler mes espadrilles et enchaîner les foulées est sans contredit synonyme de la plus belle forme de méditation pour moi! C'est ma façon de conserver mon équilibre mental : un moment où le temps s'arrête, où je peux connecter avec moi-même et m'évader du quotidien. Sentir le vent sur mon visage, admirer le lever du soleil, écouter le gazouillement des oiseaux, sentir l'odeur du gazon encore imbibé de la rosée du matin : c'est remercier la vie pour ce qu'elle a de plus beau à m'offrir; à nous offrir. Je cours aussi pour repousser mes limites et sortir de ma zone de confort : une compétition avec moi-même, contre moi-même. C'est le plus beau sentiment d'accomplissement! Et que dire de la sensation de bien-être d'après-course : c'est magique! »

Gabrielle Juneau, Québec

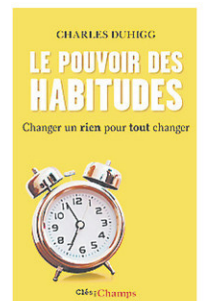
Merci papa

« J'ai toujours vu mon père courir, dans les années 70, 80, 90, 2000. Quand c'était pas la mode pis quand ça l'était. Je le suivais en vélo quand j'étais petite puis adolescente ça ne m'intéressait plus. À 21 ans, je suis devenue une maman monoparentale avec un bébé d'un an. J'ai recommencé à suivre mon père à la course, cette fois-ci avec mes espadrilles. Je n'ai jamais cessé depuis, j'ai 42 ans. Depuis tout ce temps, je cours pour calmer mes états d'âme, pour évacuer le stress de la journée, pour m'aider à passer à travers certaines journées difficiles, pour rire avec mes amies, pour relever des défis auxquels je n'aurais jamais imaginé que j'étais capable de faire comme 2 demi-marathons. Merci papa d'avoir inscrit cette discipline de vie dans mon ADN. »

Dominique Landry, Sainte-Marie

À LIRE

Bruno Ouellette suggère deux livres « pertinents » pour les lectrices et les lecteurs de cette chronique : *Running Flow* et *Le Pouvoir des habitudes : changer un rien pour tout changer*.
FRANÇOIS-OLIVIER ROBERGE (COLLABORATION SPÉCIALE)



De la van au camp de base

**ISABELLE
PION**

CHRONIQUE

isabelle.pion@latribune.qc.ca



SORTIE PRENDRE L'AIR

À la barre de l'émission *La belle vie* sur Unis TV, Julien Roussin Côté sillonne les routes depuis un bail déjà. Les kilomètres avalés à travers le Québec, le Canada et les États-Unis depuis qu'il a un jour vendu son condo de Rosemont l'ont habitué au mode de vie minimaliste. Une façon de vivre qui se reflétera dans la maison écologique que lui et sa douce ont commencé à se construire dans le secteur de Bolton-Est dans les Cantons-de-l'Est.

« Beaucoup de choses se passent dans ma vie. Entre autres, il y a un enfant qui s'en vient. Ça change des choses. Le fait que j'aie eu 40 ans cette année... » énumère le visage de Go-Van avec sa blonde, Karolina Krupa. L'idée du point d'ancrage a émergé, un camp de base en vue de l'arrivée du petit capitaine en route, comme ils se plaisent à l'appeler.

La future demeure sera plus spacieuse qu'une van, certainement, mais elle aura néanmoins quelques similarités : la fenestration abondante sur une nature généreuse, et la quantité de choses qu'on pourra y stocker devrait être somme toute limitée. « On ne met pas derrière nous le nomadisme », assure-t-il au bout du fil.

Cette façon de vivre a justement nourri la réflexion du couple, qui souhaitait réduire son empreinte avec une maison écoresponsable, en diminuant par exemple sa consommation d'énergie et en récupérant l'eau de pluie. Entre autres choses.

« Ça nous a amenés à découvrir de belles innovations dans le monde de la construction. Beaucoup de gens s'intéressaient au sujet et nous posaient des questions. C'est l'*fun* de partager ce qu'on apprend dans une nouvelle plateforme : campdebase.eco, qui parle d'autosuffisance, de sujets connexes aux maisons. On réfléchit notre maison dans un écosystème, ce n'est pas seulement quatre murs et un toit. Ça amène

de la fraîcheur dans le monde de la construction. »

À quel point la vie en van influence les plans de la nouvelle résidence?

« Beaucoup! On l'a réalisé récemment (...) On n'a pas énormément de stockage, par exemple. On n'a pas de pièce de débarras ou de grandes armoires dans la cuisine. On va avoir le minimum. C'est quand même pensé... On a cette règle-là, dans une van : quand quelque chose de nouveau entre, il faut que quelque chose sorte. Ça ne veut pas dire qu'on jette : on aime donner une deuxième vie, le redonner à quelqu'un, le prêter à quelqu'un qui en a besoin. On a gardé un peu cette approche-là. »

« Il y a aussi la connexion avec la nature. Souvent les gens vont mettre leurs fenêtres ou leurs portes directement sur la rue. On est carrément à l'inverse et on pense en fonction du soleil, parce qu'on a une approche solaire passive. »

Campdebase.eco s'intéresse au projet de Julien Roussin Côté et de sa conjointe, mais pas que. Il s'attarde à d'autres projets et fait d'ailleurs un clin d'œil à l'artiste Pilou, qui vit à Saint-Adrien.

Petit retour en arrière, pour ceux qui ignorent la genèse : en 2013, Julien Roussin Côté achète un condo. Rapidement, la nouvelle propriété crée un sentiment d'emprisonnement, celui de « s'être mis entre quatre murs blancs à Rosemont ».

« Je n'ai rien contre ça. Pour des gens, c'est super. Moi, ça ne m'a pas donné l'effet escompté. J'ai senti que j'avais besoin de quelque chose d'autres. Je cherchais à être plus minimaliste, à diminuer mon empreinte écologique... J'avais déjà une réflexion en cours (...) Je l'ai habité un peu. En janvier 2015, je suis parti avec l'idée de changer d'air. J'avais besoin de ça. Je suis parti en disant : on verra bien! »

On connaît la suite : la vie en vanlife a donné un livre et s'est transposée à la télé... L'émission en est à sa deuxième saison



Julien Roussin Côté et sa conjointe Karolina Krupa. — PHOTO KAROLINA KRUPA (@KAROLINAKK)

sur Unis TV. Cette fois, c'est la construction de leur maison qui inspirera une deuxième série télé sur Tout.tv, qui devrait être présentée cet automne.

« C'est quelque chose d'assez court, c'est cinq épisodes de huit minutes. C'est l'histoire de Karolina et moi, qui faisons la transition de la vanlife à ce camp de base. Ce n'est pas un *show* de construction, mais de *life style*, qui se base sur ce projet. On a bien hâte de commencer à faire le montage. On a tellement fait de recherches depuis deux ans, ce sont des choses qu'on veut quand même partager. »

Suggestions, questions, commentaires? Écrivez-moi à isabelle.pion@latribune.qc.ca
Suivez-moi sur instagram à [isabelle.pion](https://www.instagram.com/isabelle.pion)

RÉINVENTER LE CAMPING

L'animateur participera à une séance d'idéation organisée avec Design Thinking, en collaboration avec la Société des établissements de plein air du Québec (Sépaq), le 25 mai à compter de 17 h 30.

Julien Roussin Côté observe que la popularité de la vie sur roues a monté en flèche. Les voyageurs ne veulent pas toujours s'ancrer temporairement dans les campings traditionnels. De l'autre côté, on a vu des craintes s'élever devant ceux et celles qui s'installaient un peu partout. Il faut que l'industrie du camping s'adapte, avance Julien Roussin Côté. « Je pense que cette réflexion va dans le bon sens... »

Selon le responsable des médias, Simon Boivin, la Sépaq n'a pas de projet spécifique lié à la van life dans les cartons, mais il s'agit d'une belle occasion afin de voir quelles pistes de réflexion pourront émerger. **ISABELLE PION**

Vous voulez en savoir plus :

campdebase.eco

www.tv5unis.ca/la-belle-vie-avec-go-van/

Les roquettes d'Israël



**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

Je n'avais pas réellement gardé contact avec Dana après l'avoir rencontrée en Chine en 2012. Nous partagions le même dortoir dans une auberge de jeunesse de Shanghai, où je venais tout juste d'arriver, désorienté. Nous avons partagé le trajet en train jusqu'à Hangzhou, où elle rejoignait un ami qui l'attendait à la gare. Nos routes se sont séparées là, ont convergé par hasard quelque trois semaines plus tard, dans le brouhaha de Pékin. Deux aiguilles dans la même botte de foin. Et après, le silence intercalé de photos publiées sur Facebook, où nous suivions le parcours de l'autre à distance.

Six ans plus tard, alors que j'immobilisais ma voiture de location dans le stationnement du parc national de Banias, dans le nord d'Israël, j'ai pu capter le wi-fi d'un bus de touristes qui se préparait à partir. « Où es-tu? Appelle-moi dès que tu peux », m'écrivait Dana.

Pour combler les interstices de ces six années, précisons que Dana est Israélienne d'origine. Même si elle n'y vivait plus en 2018, j'avais pris le risque de l'informer du périple dans lequel je m'embarquais.

Toutes les suggestions seraient les bienvenues.

Retour au parc national, donc, où j'ai déclenché la sonnerie de son téléphone.

« Ne va pas au sud. C'est trop dangereux. Ne va pas au sud de Tel-Aviv. »

Elle s'inquiétait. Un tir de mortier avait atteint une zone résidentielle vers Beer-Sheva, à l'est de Gaza. J'avais considéré passer par là dans les jours qui suivraient.

« Si tu entends une alarme, suis la population locale. Elle te dira où te mettre à l'abri. »

Le moment était un tant soit peu surréaliste. Avant de partir pour Israël, où je rêvais d'aller depuis des années, quelques attaques survenues dans le petit pays avaient fait les manchettes à l'international. Attaque au couteau, attaque à la voiture bélier... Jérusalem avait vu l'un de ces actes barbares. J'avais cherché à savoir quel risque je courais de partir pour le Moyen-Orient. Je ne comprenais par ailleurs pas vraiment où je pourrais me mettre à l'abri si un conflit éclatait.

Ce jour-là, je m'étais aventuré dans le Golan, à la frontière de la Syrie, en suivant les

recommandations de Riki, la propriétaire de l'hôtel où je dormais. Selon elle, on ne notait aucune alerte pour un tir de roquette dans la région depuis deux semaines et la virée valait le détour. Les routes à l'est de Safed étaient pourtant relativement désertes, à part quelques camions blancs des Nations unies et un groupe de démineurs sur le bord de la route.

J'ai retrouvé une foule au sommet du mont Bental, où il est possible de visiter d'anciens bunkers israéliens. Surtout, on pouvait voir une fumée se dégager du côté syrien. Et il suffisait de tendre l'oreille pour entendre des détonations. Sans savoir précisément d'où elles venaient ou s'il s'agissait de frappes militaires, il y avait de quoi laisser songeur.

En retournant vers l'intérieur des terres, en passant par la forteresse de Nimrod, j'avais reçu ce message de Dana.

Nos routes ont été loin de se croiser de nouveau, mais au début de la pandémie, il y a un an, mon amie est rentrée dans ses terres natales.

De silence en publications de photos sur Facebook, je vois grandir ses enfants que je n'ai jamais rencontrés. La semaine dernière, les enfants assoupis, sages en images, dormaient dans l'abri où la petite famille s'était réfugiée. Ces jours-ci, dans leur hameau entre Tel-Aviv et Gaza, ils entendent les sirènes les implorant de se mettre à l'abri.

Quand je vois les pluies de roquettes, comme des feux d'artifice maîtrisés par le Dôme de fer, je ne peux m'empêcher de penser à

ces gens que j'ai un jour croisés. À Dana qui me vantait justement, en 2018, l'efficacité du fameux « Dôme de fer ». À ces enfants du camp de réfugiés d'Aida, à Bethléem, qui s'amusaient à voler ma casquette pour tuer le temps.

Quand les conflits éclatent là où on est passé, le bruit des bombes, on l'entend plus fort à la vue des reportages télévisés.

Haïfa et Akko, deux villes paisibles du nord, sont maintenant en proie à d'importantes violences. Jérusalem, où j'ai vu le même jour les célébrations du ramadan et du shabbat, est soumise à de fortes tensions. Cette vieille ville, réel délice pour les sens, autant la vue, l'odorat que l'ouïe, ne vibre plus de la même joie.

L'envie d'y arpenter à nouveau les marchés, de retourner vers Tibériade, de découvrir le Négev, devra patienter. La Terre sainte n'aura pas été une révélation

Le centre historique d'Akko, ou Acre, est un site de plus en plus prisé par les touristes. Des confrontations violentes y ont éclaté récemment.

— PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

religieuse. Pas au sens propre. Mais le contact de l'autre, les rencontres, la richesse historique, eux, sont inversement proportionnels à la grandeur du pays.

Parce que dans ma vie il y a un avant Israël et un après, j'aurai toujours dans les cartons d'y retourner, de m'y installer un temps pour regarder le temps qui passe. Pour y prendre la mesure du temps passé.

En espérant que la paix et le calme volent plus haut que les roquettes, j'attends que la poussière qui retombe soit celle du temps et non des bâtiments qui s'effondrent. Et j'ai une pensée pour ceux comme Dana et ces enfants de Palestine, qui souhaitent la même paix plus tôt que tard.



L'Esplanade des Mosquées a été l'objet de tensions, à Jérusalem, au cours des dernières semaines. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

Le gin se transporte dans la bière

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@gcm medias.ca



plutôt celle du Gin Noroi, aux notes d'agrumes et de fleurs plus prononcées. On retrouve effectivement, en aromatique, la signature particulière du Gin Noroi, distillé à froid selon un procédé sous-pression unique au Québec.

AMIRAL PRÉSENTE SA GIN IPA

Fort du succès de sa Gin Ale, Amiral propose sa Gin IPA, remplie des mêmes aromates que sa version plus douce, mais avec une dose de houblons classiques contemporains (Nugget, Mosaic, Eldorado, Citra, Hallertauer, Chinook et Cascade), donnant un mélange d'arômes d'agrumes et une amertume bien franche. Pendant ma dégustation, j'ai adoré voir les arômes et le goût de la bière évoluer en fonction de sa température. Une bien belle expérience.

D'AUTRES BIÈRES AUX AROMATES DE « GIN »

Vous l'aurez compris, les bières aux notes aromatiques de gin sont surtout des bières qui utilisent de la baie de genièvre et des agrumes. Plusieurs brasseries, sans les nommer « Gin Ale », n'hésitent pas à ajouter quelques épices, souvent en collaboration avec des distilleries locales.

Mention spéciale à la Wabassol du Temps d'une pinte, à la P'tit Blanc de Dieu du Ciel! et à la Carcajou du Corsaire.

coriandre, de clou de girofle, de cannelle, de cardamome, de zeste d'orange et de citron.

Au nez, les aromates du gin sont bien présents, le produit rappelle effectivement le spiritueux. En bouche, la bière est sèche, laissant aux aromates toute la place nécessaire pour s'exprimer.

C'est définitivement la référence dans le genre, d'autant plus qu'Amiral se targue d'avoir proposé la première « Gin Ale » au monde. Elle a longtemps été la seule « Gin Ale » disponible sur le marché, mais de plus en plus de bières avec ajout d'aromates utilisés dans les gins font leur apparition.

LE BILBOQUET GIN ALE, COLLABO NOROI

Il est tout d'abord intéressant de voir que le terme « Gin Ale » est utilisé ici, soulignant la très rapide appropriation du terme pour en définir le style.

Ensuite, cette collaboration entre la distillerie Noroi et la brasserie Le Bilboquet — qui partagent également les mêmes bâtiments — présente non pas une interprétation d'un London Dry Gin, mais

J'aime les gins. Que ce soit le classique London Dry Gin ou l'une des très nombreuses versions contemporaines aux aromates variés, le gin est le spiritueux qui me présente la plus belle touche de fraîcheur pour un taux d'alcool élevé. Et si vous aussi vous aimez le gin, vous aimerez les bières qui s'inspirent du gin.

Se servir un verre de gin, profiter de ses arômes et découvrir son mélange de botanique est un geste agréable pour tout amateur de ce spiritueux. Depuis quelques années, la botanique dans le gin lui a permis de se tailler une place non négligeable parmi les alcools préférés des Québécois.

J'ai eu l'occasion de goûter à des centaines de gins parmi toutes mes visites de distilleries et j'y ai décelé un point commun : l'amour du distillateur pour son choix d'aromates. Que ce soit les gins aux épices boréales, très tendance au Québec, ou les gins aux notes d'agrumes et de fleurs, plus courants dans les distilleries modernes, il y a un gin pour chacun de nous.

De plus en plus populaires, les bières aux aromates habituellement utilisés pour distiller du gin font leur apparition sur les tablettes de vos détaillants favoris. Bières et gin, ce n'est pas nouveau. En Europe du Nord, il n'était pas rare de voir quelques consommateurs de café y plonger un petit verre de distillat à base de genièvre qu'on appelle peket ou jenever. De là à le mettre dans la bière, l'idée n'était pas si saugrenue et plusieurs le faisaient.

D'autres ont préféré l'accompagner de leur bière. Le petit verre d'alcool à côté de sa bière préférée, ça se voyait assez souvent.

Puis, un jour, la « Gin Ale » est apparue.

Au Québec, la marque Amiral a été la première à proposer sa « Gin Ale », une bière composée des ingrédients habituels, avec une touche « gin » grâce à l'ajout de la baie de genièvre, de muscade, de



— PHOTO 123RF



PHOTO ANNIE FERLAND

CÉLÉBRER LE MELON ET MES ALLERGIES

MONSIEUR COCKTAIL

PATRICE PLANTE
Collaboration spéciale

Vous connaissez ma passion pour ces breuvages découverts durant mes nombreux voyages. En comptant l'étrangeté familière du lait au riz mexicain (*horchata*), la popularité de l'orgeat et de l'anis en France ou le lassi indien que l'on aimerait confondre avec le *smoothie*, mais qui détonne franchement par une complexité aromatique recherchée, on répertorie près de 300 catégories de breuvages non alcoolisés dans le monde.

L'un de mes breuvages préférés (qui me permet d'oublier, pour un moment, la violence de mes allergies printanières) restera toujours l'*agua fresca*. Ce mélange tout en fraîcheur, à mi-chemin entre la limonade et l'eau infusée, permet d'utiliser des fleurs (eau de rose, fleur d'oranger) et des épices (cannelle, piments, vanille) pour sortir des sentiers battus.

Je vous ai justement présenté, l'année dernière, une « eau fraîche » à base de fraise, de lavande et de menthe. Pourquoi ne pas y ajouter du piquant? Le piment jalapeño frais se marie divinement au melon d'eau. À déguster sans modération les deux pieds dans votre piscine fraîchement ouverte. Pour un brin

d'exotisme supplémentaire, ajoutez-y 1 oz de tequila blanche 100 % agave bleue.

Et si vous ne savez pas quoi faire avec le reste de votre piment, pilez les rondelles restantes dans l'eau, achetez-vous du poisson et des crevettes et faites-vous un classique mets mexicain de bord de mer, l'*aguachile*. L'accord avec l'*agua fresca* au melon est indéniabie. L'illusion de voyage, de crème solaire et de plage ne saurait être plus convaincante.

Agua fresca au melon

INGRÉDIENTS

- 1 oz de grenadine du terroir Monsieur Cocktail (ou du marché)
- 1 oz de jus de lime
- 4 oz d'eau glacée
- 6 cubes de melon d'eau, pilés
- Rondelle de piment Jalapeño (pour décorer)

PRÉPARATION

- 1 Dans un verre, piler les cubes de melon dans le sirop.
- 2 Ajouter le reste des ingrédients, remplir de glace et mélanger à la baguette ou à la cuillère.
- 3 Décorer d'une rondelle de piment Jalapeño.
- 4 Pour une version très piquante, piler la rondelle de piment avec le melon.
Santé!

Incursion dans le monde du rosé

NATALIE RICHARD

PLANÈTE VINS

Collaboration spéciale
nrichard@gcmédias.ca



J'adore cette période de l'année où les vins rosés arrivent de partout pour ensoleiller notre printemps. Frais et polyvalent, le rosé est un vin qui s'harmonise avec tout, de l'apéro au repas, des fromages aux fruits de mer, du barbecue au pique-nique, de la terrasse à la plage et même dans la piscine, il est toujours parfait! Beau temps mauvais temps, voici mon palmarès de la saison pour mieux boire la vie en rosé.

LE PIVE BRUT

23 \$ • 14 493 310 •
12,5 % • 9,1 G/L • BIO

On l'aime d'amour ce vin effervescent qui nous transporte en Camargue dès la première gorgée. À la fois ensoleillée et salines, ses bulles délicates expriment les plus belles qualités du grenache gris et noir, complétées par la syrah qui vient couronner le tout. Une très belle bouteille à offrir et à partager avec ceux qu'on aime.

LE LOUP BLANC LE RÉGAL 2020

20,35 \$ • 12 883 429 •
13 % • 1,2 G/L • BIO

Dans le sud de la France, le grenache est la fondation du rosé. Assemblé ici avec 10 % de cinsault, c'est vraiment un régal. À la fois floral et marqué d'une empreinte minérale soutenue, il est parfait pour apaiser une soif de loup et offre assez de complexité pour marier un repas convivial.

CHÂTEAU DE CARTES VIN GRIS 2020

21,95 \$ •
14 559 358 •
10,5 % • 4,1 G/L

Inspiré des rosés de Provence et délicatement pressé pour conserver une couleur très pâle, voire gris, ce millésime est particulièrement

délicieux. Frais, fruité et léger en alcool, il est très agréable pour se désaltérer à n'importe quelle heure qui vous inspire un moment de farniente. Le Château de Cartes est un des vignobles phares de la route des vins de Brome-Missisquoi dans les Cantons-de-l'Est.

PLANETA SICILIA 2020

16,95 \$ • 12 818 361 •
12,5 % • 1,8 G/L

Depuis le premier millésime, et ce, chaque année, ce rosé sicilien me fait voyager. Sans doute parce qu'on a rarement la chance de déguster le nero d'Avola de cette façon. Légèrement pressé, il retient ses arômes de cerise noire et de réglisse qui viennent subtilement s'amouracher de la syrah qui compose 50 % de cet assemblage. Pour l'accord ultime, essayer-le avec les pasta alla trapanese, un pesto d'amandes. C'est tout simplement divin!

MICHEL GASSIER COSTIÈRES DE NÎMES BUTI NAGES

15 \$ • 427 625 • 13,5 % •
1,2 G/L • BIO

À la fois croquant, gourmand et velouté, avec beaucoup d'ampleur



Frais et polyvalent, le rosé est un vin qui s'harmonise avec tout, de l'apéro au repas, des fromages aux fruits de mer, du barbecue au pique-nique, de la terrasse à la plage et même dans la piscine, il est toujours parfait! — PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE, NATALIE RICHARD

aromatique, ce rosé demeure un de mes préférés chaque année. Un classique finalement! Et tellement de qualité pour un prix si doux. Un vin parfait à l'apéro avec des charcuteries et pour accompagner les pâtes, les poissons grillés et les salades. 80 % grenache, 20 % syrah.

ROSELINE

15,30 \$ • 534 768 •
13,5 % • 1,3 G/L

Un grand classique pour vivre la Provence dans un verre. L'assemblage traditionnel des rosés de la région soit, cinsault-grenache-syrah-carignan, lui confère son style et son goût signature qui

nous transporte littéralement au bord de la Méditerranée devant un plateau de fruits de mer et un coucher de soleil.

GÉRARD BERTRAND CÔTE DES ROSES

18,35 \$ • 13 845 791 •
13 % • 1,6 G/L

Une autre belle et bonne bouteille à offrir quand on est invité à un BBQ — parce qu'elles vont revenir ces soirées festives en famille et entre amis! Et en attendant, on ne s'empêchera pas de déguster ce rosé aux notes de fraise, de framboise et de melon qu'on apprécie pour sa fraîcheur, mais aussi pour sa texture bien représentative du terroir du Languedoc.



BRILLER PAR LE SERVICE

Qu'est-ce qui fait qu'une sortie au restaurant demeurera mémorable? Ce qu'on y mangera, sans aucun doute, l'ambiance aussi... sans oublier le service qu'on y recevra. Un serveur pressé et bête comme ses pieds, ou plutôt souriant et attentionné, fera une grande différence à la fin de la soirée. Et qui de mieux pour parler de ce volet essentiel de la restauration que deux finalistes dans la catégorie service en salle aux Lauriers de la gastronomie!



Gnudi — PHOTO RESTAURANT BATTUTO



Amélie Pruneau — PHOTO LE SOLEIL ERICK LABBÉ

AMÉLIE PRUNEAU ET LA NAISSANCE DU BATTUTO

RAPHAËLLE PLANTE

Le Soleil

Amélie Pruneau a un sourire dans la voix quand elle parle de son métier qu'elle aime tant. La pétillante femme de 40 ans fait carrière dans le milieu de la restauration depuis plus de 20 ans. « J'ai commencé à 16 ans dans un truck stop sur le boulevard Sainte-Anne, mais ça ne compte pas là! » dira-t-elle en riant.

Elle a en effet parcouru bien du chemin entre cette première incursion dans un restaurant et son travail actuel au réputé Battuto dans la capitale. Amélie a notamment œuvré au défunt La Noce (aujourd'hui Les délices d'Ariana, sur René-Lévesque) avant d'être recrutée au Clocher Penché, où elle est restée neuf ans.

« Ça a été très formateur. Les anciens proprios Eric [Villain] et Steve [McCandless] sont des pros en cuisine et ils mettaient l'accent sur la formation continue. On goûtait aux plats, j'ai fait mon cours en sommellerie, des formations sur le café et le thé... Et j'ai côtoyé une équipe d'expérience, souligne Amélie Pruneau. Le service, c'est aussi savoir faire des accords avec le vin, les cocktails, avoir le souci du détail, par exemple monter une table et que tout soit droit. »

Quand ses amis Guillaume St-Pierre et Paul Croteau lui ont parlé de leur projet d'ouvrir le Battuto, Amélie a sauté sur l'occasion de travailler à leurs côtés. Pascal Bussières complète le trio d'associés — il était d'ailleurs en nomination aux Lauriers dans la même catégorie qu'Amélie en 2019 — et la serveuse est comme le 4^e mousquetaire

de la bande depuis l'ouverture en décembre 2016.

« Le Battuto, c'est la consécration! On est tous des gens de métier, tout est parfait : la qualité des produits, les gars en cuisine sont des machines, les plats sont beaux et bien dressés, en salle c'est petit donc on ne fait pas de pas pour rien, c'est super ergonomique, il y a une belle ambiance et on travaille vraiment en équipe », s'enthousiasme Amélie, qui n'a pu travailler que quelques mois au restaurant depuis le début de la pandémie.

Pour elle, le fait d'avoir un menu et une carte des vins qui changent régulièrement est stimulant puisque cela amène constamment des apprentissages. « Il faut aimer ce que tu présentes, et les gars c'est vraiment bon ce qu'ils font! »

Et la popularité du restaurant italien de Saint-Roch ne se dément pas depuis son ouverture, les clients devant réserver des semaines, voire des mois d'avance. « On le sait que ça fait longtemps qu'ils attendent pour venir et on veut que l'expérience soit à la hauteur. »

La clé pour faire son métier? « Il faut avoir une bonne intelligence émotionnelle et sociale, aimer les gens et s'intéresser à eux, sinon à la longue c'est ce qui fait que tu deviens aigri. Il faut apprendre à travailler sous pression, et à développer son tact », souligne Amélie.

Alors qu'un client désagréable pourrait faire perdre à d'autres leur sang-froid, la serveuse voit plutôt cela comme un défi : « Je vais être tellement *smatt!* Je suis contente si j'arrive à le désamorcer ». Comme quoi sa bonne humeur contagieuse permet d'en amadouer plus d'un.



Les propriétaires du Côté Est mettent les produits locaux à l'honneur de leurs assiettes.

— PHOTO JHA PHOTOGRAPHIE



Perle Morency est en nomination dans la catégorie Meilleur service. — PHOTO JHA PHOTOGRAPHIE

UNE LAURÉATE HORS MONTRÉAL?

Le lauréat du Laurier pour le service en salle en 2021 se trouvera-t-il en-dehors de la métropole? En fait, il y a fortes chances qu'il s'agisse plutôt d'une lauréate, puisque quatre des cinq finalistes sont des femmes.

Aux côtés de Perle Morency et d'Amélie Pruneau, on retrouve donc Sophie Allaire du restaurant La Belle Histoire, à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson dans les Laurentides, Mélanie Blanchette du Bouillon Bilk et du Cadet à Montréal, et Alex Winnicki du Satay Brothers à Montréal. On saura lundi qui d'entre eux succédera à Denis Lessard

(Le Serpent à Montréal; lauréat 2019) et à Alexandre Van Huynh (Montréal Plaza; lauréat 2018).

La sélection des lauréats repose à parts égales sur le vote du jury — composé de six membres liés au milieu de la gastronomie — et sur le vote de la Brigade des Lauriers, qui rassemble près de 5000 professionnels de l'industrie au Québec.

Cette année, le Gala des Lauriers de la gastronomie est gratuit et ouvert à tous : il se déroulera en studio avec plusieurs personnalités de l'industrie et le public est convié à y assister de façon virtuelle, dès 18 h, au lauriers.ca/gala2021.

RAPHAËLLE PLANTE, LE SOLEIL

PERLE MORENCY ET LE REPÈRE DU CÔTÉ EST

PATRICIA RAINVILLE
Collaboration spéciale

Passer la porte du Côté Est de Kamouraska, c'est un peu comme rentrer à la maison.

C'est en ces mots que la copropriétaire, Perle Morency, explique le sentiment qu'elle veut partager avec les clients du bistro situé en plein cœur du pittoresque village du Bas-Saint-Laurent.

Nommée dans la catégorie Meilleur service aux Lauriers, Perle Morency s'est dite très, mais vraiment très surprise de voir son nom dans la liste des nommés.

« Le Côté Est a été et est en nomination dans la catégorie du meilleur restaurant, mais je ne croyais pas voir mon nom dans cette catégorie! C'est vraiment une méga et belle surprise et j'en suis très fière », souligne Perle Morency, qui se fait un devoir d'offrir une expérience unique à ceux et celles qui s'attablent dans la magnifique maison située à quelques pas à peine du Saint-Laurent.

« Honnêtement, ça finit très souvent en *party*, au Côté Est! En tout cas, lorsqu'on n'est pas en pandémie, évidemment », souligne l'autodidacte, en riant.

Copropriétaire du restaurant avec Kim Côté depuis 2012, Perle Morency estime qu'œuvrer dans l'univers de la cuisine, c'est un peu comme raconter une histoire. Une histoire, bien souvent, inspirée par les beautés du fleuve.

« Nous voulons offrir un repère, un endroit où les gens se sentent comme chez eux. On connaît très bien nos produits et on explique aux clients d'où ils viennent et qui sont derrière ce qu'ils s'approprient à manger, que ce soit des producteurs locaux et des maraîchers d'ici », explique Perle Morency.

D'ailleurs, le chef et copropriétaire du Côté Est, Kim Côté, était au large lors de l'entrevue accordée au *Soleil*. Parti aux Îles-de-la-Madeleine, l'homme pêchait lui-même ce qu'il concoctera au cours des prochains mois.

« Il est parti rejoindre des amis pêcheurs là-bas. Pour lui, c'est important de participer à la pêche et c'est super pour nous, puisqu'on ne peut pas mieux connaître ce qu'on cuisine et ce qu'on sert! » raconte celle qui, comme tous ses collègues restaurateurs, a vécu une dernière année en dents de scie. Au moment d'écrire ces lignes, la restauratrice avait encore dû fermer sa salle à manger, puisque le Bas-Saint-Laurent venait de basculer

en zone rouge.

« Ça a été une année difficile et énormément énergivore. Juste au niveau de l'administration et avec tous ces documents à remplir, ça a été pas mal athlétique! Mais on s'est vite retroussé les manches en continuant d'offrir un service personnalisé. Et pour l'instant, on se refait une beauté pour la réouverture », note Perle Morency.

Être nommée aux Lauriers reste un énorme privilège pour elle.

« C'est vraiment super excitant, mais il faut aussi faire attention, puisqu'il y a d'excellents restaurateurs qui ne sont pas nommés et qui font pourtant un travail remarquable. Je le vois comme un grand privilège et j'en suis reconnaissante », explique celle qui prend également beaucoup de plaisir à partager son savoir avec les plus jeunes et avec ceux qui se lancent dans ce domaine, qui est loin d'être facile.

C'est le 24 mai que Perle Morency saura si elle remporte le titre dans la catégorie du meilleur service et si son restaurant sera sacré le meilleur au Québec.

D'ici là, la copropriétaire s'active à préparer la magnifique terrasse qui fait le bonheur des Kamouraskois et des nombreux touristes en saison estivale.



Le Côté Est est situé au cœur du magnifique petit village depuis 2012. — PHOTO COLLABORATION SPÉCIALE, PATRICIA RAINVILLE

le petit PMAG.

ÈVE TESSIER-BOUCHARD
Coopérative nationale de
l'information indépendante

Tu veux toujours en savoir plus sur le monde qui t'entoure? Chaque samedi, nous te présentons les nouvelles les plus intéressantes de la semaine, publiées par notre équipe sur le Canal Squat, un bulletin de nouvelles quotidien offert sur le site Web jeunesse de Télé-Québec. À lire et à voir dans le journal, dans l'appli et sur notre site Web!

UNE SEMAINE D'ACTU



POSE TA QUESTION À FARAH ALIBAY!

Tu connais Farah Alibay? C'est une ingénieure aérospatiale qui a grandi au Québec, à Joliette, et qui pilote maintenant le robot Persévérance sur la planète Mars. C'est comme conduire une voiture télé-guidée qui se trouve sur une autre planète. Pas banal comme métier! Nous sommes très chanceux! Farah Alibay a accepté de répondre aux questions des jeunes lecteurs du P'tit mag.

Envoie-nous ta question, dis-nous ce que tu voudrais savoir sur elle, son métier ou son parcours! Il s'agit d'une exclusivité! Ne rate pas ta chance et envoie ta question à Farah par courriel. Nous en choisirons plusieurs! Tu pourras voir ses réponses en vidéo, dès le 3 juin! Pour envoyer ta question : jeunesse@cn2i.ca (Merci d'écrire ton nom, ton âge et ta ville!)



PHOTOS FOURNIES PAR LA NASA



UN DÉCONFINEMENT INSPIRANT

Le premier ministre, François Legault a annoncé mardi son plan de déconfinement pour le Québec. Et cette annonce a de quoi réjouir bien des gens qui sont fatigués de rester chez eux.

LES CARICATURISTES S'AMUSENT!

Comme tu peux le constater, les caricaturistes ont été bien inspirés par le plan de déconfinement du gouvernement. Jean Isabelle a représenté M. Legault en train d'essayer de monter son barbecue avec un plan très compliqué. Aussi compliqué que le plan pour réduire les mesures sanitaires et ainsi permettre aux Québécois de se rassembler pour un souper de grillades!

André-Philippe Côté lui, a fait un dessin qui veut dire «on y est presque!» Il reste encore quelques jours et quelques conditions avant qu'on puisse se réunir autour d'une table avec des amis ou des membres de notre famille autre que ceux qui composent notre bulle.

TOUJOURS PRIORISER L'EXTÉRIEUR!

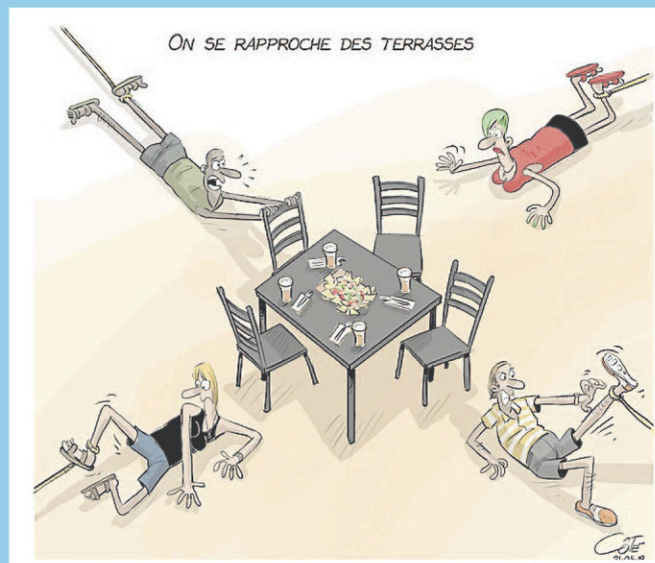
Bonne nouvelle, les rassemblements de huit personnes dans les cours arrière des maisons seront autorisés à compter du 28 mai. Sens-tu déjà l'odeur des grillades sur le barbecue? Entends-tu les discussions animées entre amis?

C'est connu et documenté, le virus se transmet moins facilement à l'extérieur. C'est pour cette raison que le gouvernement favorise les activités extérieures plutôt qu'intérieures dans son plan de déconfinement.

Voici d'autres nouvelles du plan de déconfinement qui pourraient t'intéresser :

Les camps de jour et les camps de vacances pourront accueillir les enfants cet été.

D'ici la fin du mois d'août, 75 % des enfants de 12 ans et plus recevront leurs deux doses de vaccin. À partir du 25 juin, les personnes ayant reçu deux doses de vaccins pourront se voir à l'intérieur sans masque et sans distanciation.



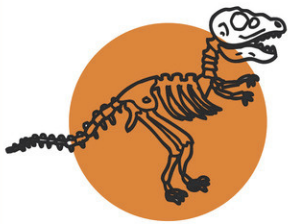
CARICATURE ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ, LE SOLEIL

SUPER IMPORTANT DE RESPECTER LE PLAN!

Le docteur Arruda et le premier ministre Legault l'ont bien dit. Il est important de respecter le plan et de suivre les étapes de déconfinement si on ne veut pas vivre une autre vague et devoir se reconfiner. Les étapes et les dates annoncées n'ont pas

été mises là par hasard et c'est pour notre sécurité et surtout, pour que tout se passe bien que les experts ont élaboré un plan en plusieurs étapes.

Ce sont de très bonnes nouvelles qu'on attendait depuis longtemps! Ça fait du bien n'est-ce pas? **PHILIPPE JULIEN-BOUGIE**



UN NOUVEAU DINOSAURE DÉCOUVERT AU MEXIQUE!

Parions que tu n'as jamais entendu parler du *Tlatolophus galorum*! C'est le nom qu'on a donné à la nouvelle espèce de dinosaure découverte au nord du Mexique. Les os de la queue du *Tlatolophus galorum* ont été trouvés en 2013. Il a fallu huit ans de recherches pour que les paléontologues puissent enfin dire qu'ils ont découvert un nouveau dinosaure. Les paléontologues sont ceux qui étudient les dinosaures. Ce sont des scientifiques qui sont aussi historiens! Lorsqu'ils trouvent des os de dinosaures, ils découvrent parfois des espèces qui nous étaient encore inconnues.

UNE BIBITTE SOCIALE!

Tlatolophus est un dérivé de *tlatolli* qui veut dire «mot» en nahua, la langue d'un groupe autochtone au Mexique, et de *lophus* qui veut dire «crête» en grec. Pourquoi avoir «mot» dans son nom? Parce que cet animal était un grand communicateur! «Nous savons qu'ils avaient des oreilles capables de recevoir des

sons à basse fréquence, donc ce devaient être des dinosaures paisibles, mais communicatifs. [Ils] émettaient des sons forts pour effrayer les carnivores ou à des fins de reproduction», explique l'Institut national d'anthropologie et d'histoire mexicain.

Et pourquoi crête? Parce qu'on croit que ce reptile avait une crête colorée. Une crête c'est ce qu'on trouve sur la tête de certains oiseaux et qui ressemble drôlement à la coupe d'Elvis Presley. Si la crête rouge des coqs ne fait que quelques centimètres, celle du *Tlatolophus galorum* faisait un mètre et 32 centimètres. Ça te donne une idée de sa taille.

PRÉSERVÉ TOUT CE TEMPS

Les scientifiques suggèrent que les os trouvés en 2013 datent de 72 à 73 millions d'années. Cet animal à grosse crête serait sûrement mort dans une étendue d'eau riche en sédiments. Il a donc été recouvert de terre. En étant enseveli, il a été conservé et protégé tout ce temps.



ILLUSTRATION DE LUIS V. REY/NAH, SELON LES INDICATIONS DES CHERCHEURS

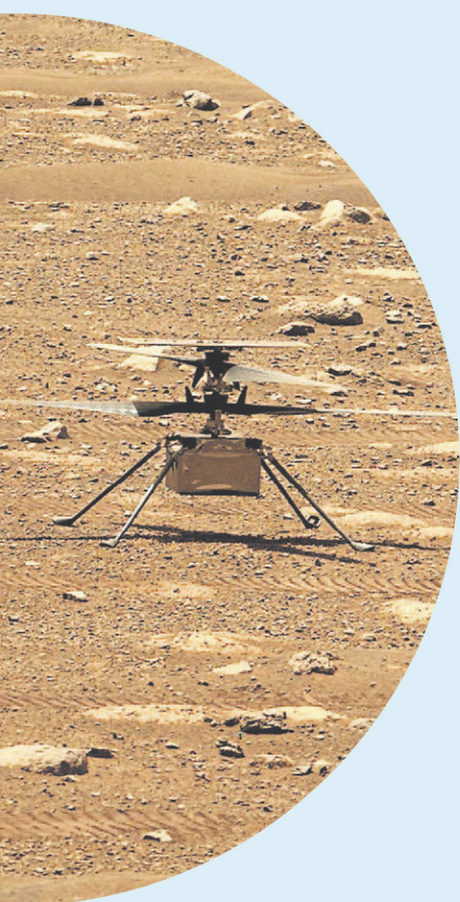
QUI EST CE REPTILE?

Les recherches permettent de déterminer que le *Tlatolophus galorum* était herbivore, donc

qu'il ne se nourrissait que de plantes. On dit aussi qu'il était pacifique.

Malgré sa taille phénoménale, il n'était pas méchant. On en saura

sans doute encore plus dans les prochaines années, car ce dinosaure n'a pas fini de faire travailler les scientifiques! **PHILIPPE JULIEN-BOUGIE**



100 MILLIONS \$ POUR UN PICASSO!

Jeudi dernier, le tableau du célèbre peintre Pablo Picasso intitulé *Femme assise près d'une fenêtre (Marie-Thérèse)* a été vendu à 103,4 millions de dollars américains (ce qui équivaut à 126 millions de dollars canadiens). Cette vente a eu lieu lors d'une enchère organisée chez Christie's, à New York. Christie's est l'une des plus grandes maisons de vente aux enchères dans le monde. Elle vend des œuvres d'art, des tableaux, du mobilier, des bijoux et du vin depuis que James Christie, son fondateur, a tenu sa première vente à Londres en 1766.

LE PEINTRE LE PLUS RICHE DE L'HISTOIRE!

Tu as certainement déjà entendu parler de lui! Pablo Picasso est un peintre espagnol qui a

vécu entre 1881 et 1973. Ses toiles sont encore très appréciées, même si certaines d'entre elles ont été peintes il y a plus de 100 ans!

Dans le monde, seulement 14 tableaux ont dépassé les 100 millions de dollars aux enchères. De ce nombre, Picasso en compte maintenant cinq. C'est un record! Comme Picasso est décédé, l'argent des ventes est donné à sa succession c'est-à-dire ses héritiers. Ses enfants et petits-enfants reçoivent les sous. Ils doivent en redonner une partie au gouvernement et ensuite ils se séparent les montants.

LE DOUBLE DU PRIX ESTIMÉ!

L'œuvre vendue récemment représente Marie-Thérèse



PHOTO AFP

Walter. On dit quelle était la muse de Picasso. Cela veut dire la femme qui lui donne de l'inspiration. Il y a huit ans, son propriétaire actuel avait acheté la

toile dans une vente organisée à Londres pour 49 millions de dollars américains. Disons qu'il a fait une bonne affaire. **LYNDIE JULIEN, JOURNALISTE STAGIAIRE**

Mots d'enfants

Simon est déçu de voir que la chaîne de son vélo a encore déraillé. Je propose de l'aider. Il répond:

«Non, je suis capable de la railler tout seul»

— Simon, 6 ans

Mon neveu à la maternelle : l'enseignante leur fait écouter un segment du *Boléro* de Ravel. Elle leur demande s'ils connaissent ce morceau de musique. Il répond :

«Oui, c'est le Rodéo de Gravel»

— Guillaume, 6 ans (aujourd'hui 41 ans)

Blanche, ma petite-fille, m'a dit qu'elle a regardé le film «Denis la p'tite fesse». Je lui ai fait répéter trois fois le titre du film et elle a toujours répondu :

«Denis la p'tite fesse»

C'était bien sûr le film *Denis la petite peste*.

— Blanche, 3 ans

Mon petit-fils ayant reçu en cadeau d'anniversaire un tricycle rouge et un casque, je lui dis à quel point ce cadeau est magnifique! Il me répond :

«Quand tu vas être petite grand-maman, je vais te le prêter!»

— Jasmin, 3 ans

«Grand-maman, il est bon ton yogourt aux fleurs!»

Tenant son berlingot de yogourt à la vanille, il regardait la fleur sur l'emballage.

— Thomas, 3 ans (aujourd'hui 13 ans)

En décrivant comment manger une cuisse de poulet :

«C'est facile, on prend la cuisse par la main»

— Olivier, 4 ans

LE JEU DES 7 ERREURS

CES DEUX CARICATURES D'ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ SONT EN APPARENCE IDENTIQUES. EN RÉALITÉ, IL Y A 7 ERREURS. **ES-TU OBSERVATEUR?**

LES JEUX DE SOCIÉTÉ DE PLUS EN PLUS POPULAIRES



LES JEUX DE SOCIÉTÉ DE PLUS EN PLUS POPULAIRES



1 La queue du chat 2 Un pion en plus sur la planche de jeux 3 Une liasse d'argent manquante 4 La boucle d'oreille de la dame 5 Les cheveux roses de la fille 6 Les pieds du garçon 7 Le sourire du papa

NOIUTOS



FAITES-NOUS RIRE

Partagez les blagues et les phrases craquantes de vos enfants, en indiquant leur nom et leur âge, à lemag@lesoleil.com



Le déconfinement peut constituer un nouveau départ psychologique. Pourquoi ne pas en profiter pour commencer à courir? — PHOTO 123RF/IVANKO BRNJAKOVIC

Prêts à redémarrer ?

MARC ALLARD

CHRONIQUE

mallard@lesoleil.com



NOUS, LES HUMAINS

Maintenant que le plan de déconfinement est annoncé et qu'on vogue, plein d'espoir, vers un « retour à la normale », le moment de la question piège est peut-être venu : mais à quoi, au juste, voulons-nous que notre « vie normale » ressemble?

À force d'être confinés, on a eu le temps d'y réfléchir, d'imaginer en quoi notre normalité pourrait s'améliorer.

C'est comme le début d'une nouvelle année. Mais on hésite à prendre des résolutions. On n'est pas censés faire ça juste au Nouvel An?

Eh bien non. Consciemment ou pas, les gens prennent des résolutions à longueur d'année, a

montré la chercheuse en sciences comportementales Katy Milkman, dont je vous parlais la semaine dernière.

À leur anniversaire, au début de l'année scolaire, au début d'une saison, au début d'un mois ou même le lundi, les gens ont le sentiment qu'ils peuvent remettre le compteur à zéro, et ils se fixent de nouveaux objectifs.

Les moments de « rupture » ou de « discontinuité » dans nos vies ont aussi tendance à propulser le changement. Un déménagement, un mariage, une séparation, une maladie, la naissance d'un enfant, un changement de boulot, un déconfinement : tous ces moments sont perçus comme des redémarrages.

L'effet peut être puissant.

Parfois, une date significative sur le calendrier ou l'impression d'un nouveau départ suffisent à nous botter les fesses pour qu'on devienne une meilleure version de nous-mêmes, ont montré les recherches de M^{me} Milkman et d'autres chercheurs.

Dans son livre *How to Change : The Science of Getting from Where You Are to Where You Want to Be*, Katy Milkman explique que ces nouveaux départs offrent une sorte de table rase mentale.

« Les gens se sentent éloignés de leurs échecs passés; ils se sentent comme une personne différente — une personne avec des raisons d'être optimiste pour l'avenir », écrit M^{me} Milkman, qui est professeure à la Wharton School de l'Université de Pennsylvanie.

Le déconfinement marque un autre chapitre de nos vies. Et même si ça vous semble juste une transition, vous serez probablement plus enclins à changer. Ne soyez pas gênés d'en profiter.

L'effet des nouveaux départs peut aussi donner un coup de pouce à votre organisation. Katy Milkman a par exemple collaboré avec Google, où les employés ne

profitaient pas de généreux programmes mis sur pied pour les aider à épargner pour la retraite, passer moins de temps sur les réseaux sociaux, bouger plus, manger mieux ou cesser de fumer.

Pour remédier à ce problème, les programmeurs de Google ont mis sur pied un « moteur de moments » qui repère les étapes clés où les employés sont plus disposés au changement, comme une promotion ou un changement de département, raconte M^{me} Milkman dans son livre.

À notre anniversaire, au début d'une saison ou même le lundi, on peut remettre le compteur à zéro.

Mais pas besoin d'un outil aussi sophistiqué pour repérer les occasions de redémarrer. Au début du mois, par exemple, c'était mon 39^e anniversaire. Inspiré par la chronique du collègue François-Olivier Roberge et des amis qui joggent depuis longtemps, j'ai décidé d'apprendre à courir avant mes 40 ans.

J'y vais lentement, en alternant les minutes de marche et les minutes de course, mais j'avance. Regardez-moi bien dans six mois, je vais être capable de me rendre au dépanneur sans m'essouffler.

Je vous le disais la semaine passée : c'est très dur d'adopter de nouvelles habitudes et, surtout, de les maintenir. Dans six mois, mes espadrilles abandonnées se conteraient peut-être de me dévisager.

Mais il y a de l'espoir. Katy Milkman raconte que les journalistes lui brandissent souvent un sondage qui montre que 80 % des gens échouent à tenir leurs résolutions du Nouvel An. Reste que 20 % des gens tiennent le coup jusqu'à

la fin de l'année, leur répond-elle.

Et elle ajoute une citation de l'acteur David Hasselhoff (*Bay Watch*) qui a déjà dit : « Si tu ne joues pas, tu ne peux pas frapper un coup de circuit ».

C'est peut-être comme ça qu'il faut envisager le déconfinement. On peut enfin revenir au marbre. Êtes-vous prêts à vous élancer?

Retour vers l'arrière

STEVE BERGERON

SÉANCE D'ORTHOGRAPHE

steve.bergeron@latribune.qc.ca



Ya-t-il une logique qui explique pourquoi l'adjectif « arrière » reste invariable? Il me paraît erroné d'écrire « mes arrière-grands-parents ».

Louis Lemieux
Sherbrooke

La logique est très près de celle de *grand* dans *grand-mère*, dont je parlais il y a quelques semaines. Si vous vous rappelez bien, je disais que l'on peut choisir d'accorder ou non l'adjectif *grand* dans ce mot (« des grand-mères » ou « des grands-mères »), les avis des principaux ouvrages de référence étant partagés sur cette question. L'argument de ceux qui optent pour l'invariabilité est que ce mot est

déjà invariable en genre (on ne dit jamais *grande-mère*). Aussi bien, donc, le garder invariable en nombre également.

C'est le même raisonnement qui s'applique avec *arrière*, à la différence que, cette fois, tout le monde est d'accord. Peut-être que cela ne vous paraît pas forcément évident, parce que si *arrière* pouvait se mettre au féminin, cela donnerait le même mot à cause de sa finale en e.

Mais qui dit *arrière* dit *avant*. Et vous admettez très rapidement que le mot *avant* ne s'accorde pas en genre dans des mots composés tels *avant-garde*, *avant-première*, *avant-scène*, *avant-veille*... Je vois déjà vos sourcils relevés si vous tombez sur un *avante-première*. Et entre garder un mot invariable

en tout temps ou le garder invariable en genre seulement (ce qui n'est pas impossible, mais plus rare), laquelle des deux options est la plus simple à retenir et à appliquer?

Cette invariabilité des adjectifs *arrière* et *avant* doit être observée même quand l'adjectif est placé après. Voyez.

Cette année, je dois uniquement changer mes pneus avant.

Les meilleures joueuses de cette équipe sont celles des positions arrière.

Notez que, sur cette question, je suis légèrement en désaccord avec la Banque de dépannage linguistique, qui estime que, dans les mots composés avec *arrière* comme *arrière-grand-père*, *arrière-boutique* ou *arrière-pensée*, le mot *arrière* est adverbe, ce qui justifie de le garder invariable.

Mais la définition du mot *arrière* dans ces mots est bien plus près de celle de l'adjectif (« qui est situé derrière ») que de celle de l'adverbe (« dans

une direction opposée »). Donc, je persiste et signe : *arrière* et *avant* sont ici des adjectifs invariables, non des adverbes.

Remarquez, il est normal de perdre un peu son latin avec ces mots, qui font partie de ceux qui accumulent les fonctions. Non seulement *avant* et *arrière* peuvent être adjectifs et adverbes, mais ils peuvent aussi être prépositions et noms. Sans oublier toutes les locutions qu'ils peuvent former (« en arrière de », « en avant », « avant que », « mettre en avant », etc.).

En somme, les seules situations où *avant* et *arrière* peuvent s'accorder, c'est lorsqu'ils sont employés comme noms, surtout dans les vocabulaires sportif ou militaire.

L'armée avait assuré ses arrières [territoire en dehors de la zone d'opérations militaires] *pour se replier en cas de défaite.*

Lors de cette finale de l'Euro, la ligne des avants de l'équipe adverse n'avait pas été difficile à déjouer.

PERLES DE LA SEMAINE

Pardonnez-moi de prêcher pour ma paroisse, mais l'avantage des petites annonces dans les journaux, c'est qu'au moins une personne repasse sur votre texte. *Infoman* nous a encore fait présent, la semaine dernière, d'une belle cuvée de petites annonces en ligne...

Gasobean à patio 10 pieds carrés, toit en tôle

Bisique de 26 pousses pour faire de lexiste

Clavier gaimeur water plouf

Chaise pour exercice hadominos

Deux mayo de bain presque jamais portés

Grand mophone

Casse-tête, manque environ dix pièces

Ti ou de checheu (tuyau de sécheuse)

Lâme de scie 12 pouces

Machine pour acné du sommeil

Collier anti-aboiement pour chier

Questions ou commentaires?
Steve.bergeron@latribune.qc.ca

VINCENT ROY

TOUT PRÈS DU COEUR

GENEVIÈVE BOUCHARD

Le Soleil

QUÉBEC — On l'a souvent vu sur scène comme comédien dans la capitale. On a entendu ses créations au théâtre comme concepteur sonore. Voilà que Vincent Roy ose enfin un microalbum à son nom. Ça s'intitule *Amelia*, en hommage à sa sœur. Et ça résonne très près du cœur.

Dans des sonorités électros planantes, l'auteur-compositeur-interprète nous invite dans son passé, dans sa famille, dans son Bas-Saint-Laurent qui lui est si cher.

« J'aime sortir de moi quand je fais du théâtre. La musique, c'est plus un canal intime. Je le fais dans un esprit de communiquer tout simplement, dans une idée de douceur et de féminité à travers ma musique. »

Comme comédien, on a eu l'occasion de voir Vincent Roy dans des pièces assez dures. On pense notamment à *Bonne retraite*,

Jocelyne, de Fabien Cloutier, dans laquelle son personnage se faisait passablement malmener.

On a aussi pu entendre ses conceptions sonores dans plusieurs œuvres qui n'étaient pas les siennes. Sans dire qu'il cherche un exutoire dans sa création musicale, il reconnaît aimer varier les plaisirs artistiques.

« C'est drôle à dire, mais je pense que je me *tanne* vite, lance-t-il. J'ai besoin que ça bouge. J'ai besoin de m'exprimer de différentes manières. Il y a plusieurs formes d'art qui m'intéressent et plusieurs interprètes en moi, aussi. J'ai l'impression que ça me donne l'occasion de m'exprimer le plus sincèrement possible. »

« Ça faisait longtemps que j'avais envie de me commettre un peu plus et de faire un album vraiment pour moi, pour me détendre, pour me mettre moins de pression au quotidien. »

UN UNIVERS CINÉMATOGRAPHIQUE

Inspiré notamment par sa sœur, ce premier album de Vincent

Roy, *Amelia*, se décline comme un hommage à ses racines. Ça s'exprime dans une électropop toute douce, dans des superpositions de voix, dans un univers cinématographique.

« Il y a quelque chose de contemplatif, de minimaliste. Je pense que c'est teinté beaucoup de mon parcours théâtral », observe le créateur.

Après avoir porté ses chansons une première fois sur scène, Vincent Roy pensait avoir tout dit. Une certaine COVID l'a ramené à ses calepins et à ses machines.

« À cause de la pandémie, je suis retombé en phase avec ce que je voulais dire. De retrouver mes proches, de donner de l'amour aux gens que j'aime, de retourner chez moi... Tout ce qu'on a hâte de faire en ce moment... » résume-t-il.

Vincent Roy raconte ne s'être pas tout à fait senti à sa place avant de lancer son projet solo. Mais le besoin était bien là.

« C'est un peu plus compromettant, je dois dire, évoque-t-il. L'album a été composé entre plusieurs conceptions sonores [au théâtre], sur pratiquement cinq ans. Ce n'est



Vincent Roy présente *Amelia*, un premier album de créations musicales. — PHOTO LAURIE FOSTER

pas juste parce que j'avais d'autres affaires. Je pense que je me sentais un peu imposteur de me mettre les deux pieds vraiment là-dedans et d'arriver comme ça dans le milieu musical, de façon très autodidacte.

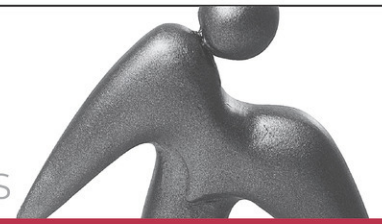
Mais là, je me sens fin prêt à explorer ce pan-là de ma créativité. »

Vincent Roy, l'acteur, nous prépare un spectacle solo. Le musicien se sent aussi inspiré. D'autres projets sont à venir...

mérite estrien

PILOU

arts



Entrepreneur artistique ou artiste-entrepreneur ?

TOMMY BROCHU

tommy.brochu@latribune.qc.ca

SAINT-ADRIEN — Pierre-Philippe Côté, Pilou ou Peter Henry Phillips? Musicien, producteur ou entrepreneur? Homme de région et de valeurs, celui qui a remis Saint-Adrien sur la carte fait son bonhomme de chemin depuis longtemps.

L'amour de la musique se cultive depuis longtemps dans le cœur de celui qui a grandi à Val-des-Sources. D'aussi loin qu'il se rappelle, Pierre-Philippe Côté aime les arts.

« Il y avait un piano chez moi, chez ma grand-mère, et chez mes tantes, raconte-t-il. J'ai toujours aimé pianoter et chanter. C'était moi le cousin dans le *party* de Noël qui voulait monter un spectacle. Ça été naturel, il s'est adonné que j'aimais faire de la musique, de la peinture, danser, bouger. »

« J'ai la chance d'avoir une grand-mère et des parents qui sont sensibles à l'art et au beau, poursuit-il. J'ai écouté de la musique classique, de l'opéra. J'ai eu la chance d'aller dans des musées avec ma grand-mère qui était une érudite, qui connaissait l'histoire de l'art et qui triptait sur les opéras. »

Et ses voisins à Val-des-Sources ont enrichi sa culture. « Ils avaient des cassettes et faisaient des *mixtapes* », se rappelle-t-il.

Pilou a pu compter sur de très bons mentors dans son parcours. « J'ai eu des maîtres comme Raymond Nadeau, un saxophoniste de jazz monumental. Il respirait la musique et il l'a léguée à beaucoup de jeunes », dit-il, expliquant que c'est le contrebassiste Mathieu Dasy, qui était son « coach » à l'Orchestre symphonique des jeunes de Sherbrooke, qui lui a vendu le



— PHOTO LA TRIBUNE, MICHELLE BOULAY

programme du conservatoire.

« Et au secondaire, j'ai eu des enseignants qui m'ont encouragé, précise-t-il. La culture était déjà importante pour moi. J'étais impliqué à la radio étudiante, au conseil étudiant, on faisait des midis culturels où on faisait des spectacles. La passion des arts et de la culture m'a toujours allumé. »

Et ensuite arrive DJ Champion et le grand succès *Alive Again*, qui a été un tremplin pour Pilou. « C'est un artiste qui était déjà reconnu internationalement. Il est venu me chercher comme ça, il cherchait une nouvelle voix pour le projet.

Il s'adonnait que je jouais dans un bar à côté de chez eux avec mon groupe. Je suis allé chez lui le lendemain et on a écrit *Alive Again* », raconte-t-il, le sourire aux lèvres.

FIBRE ENTREPRENEURIALE

Si la fibre artistique vibre en Pilou depuis sa tendre enfance, son goût pour l'entrepreneuriat date des mêmes années.

« Ça part de ma grand-mère. Elle était une entrepreneure, une femme pour la justice sociale, qui a travaillé avec des groupes de femmes communistes, qui a fait des voyages humanitaires au

équipes pour « mettre en place des conditions gagnantes ».

« Oui j'ai investi beaucoup, mais ce sont mes couilles qui sont sur la bûche, continue Pilou. C'est moi qui suis dans les marges. Les gens ne se rendent pas compte des sacrifices qu'on peut faire. »

Et malgré ses 1001 projets, est-ce que Pilou a encore le temps de créer? « On y travaille, assure Pilou. Je me rends compte que j'ai envie de faire de la musique, de prendre le temps de créer. Actuellement, je suis en mode consolidation et entourage pour avoir un cercle près de moi, qui va réussir à me protéger de tout ce qui arrive. »

« J'ai envie d'être un acteur de changement. Je peux le faire avec la musique, mais plus concrètement, dans le monde physique, j'ai envie de le faire avec des entreprises comme Projet BTU, avec ma maison d'édition Birdhouse Publishing, le studio Le Nid, le BEAM (Bureau estrien de l'audio-visuel et du multimédia). J'ai imaginé ces entreprises et je me suis entouré pour pouvoir les réaliser », résume-t-il, ajoutant que le BEAM appartient à ses membres, et qu'il souhaite être dans la vision, mais pas nécessairement dans la réalisation des choses.

REPÈRES

Né à Timmins en Ontario, mais a grandi à Val-des-Sources

A décidé de quitter Montréal lors d'un voyage en Chine. Il s'est ensuite installé à Saint-Adrien.

Sa conjointe, Geneviève Boivin-Roussy, possède une galerie d'art à Danville et est comédienne

COMMANDITAIRES

Desjardins

Raymond Chabot
Grant Thornton

sherbrooke
innopole

Centre intégré
universitaire de santé
et de services sociaux
de l'Estrie - Centre
hospitalier universitaire
de Sherbrooke

Québec

PARTENAIRES

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

ICI RADIO-CANADA 101.1^{FM}
première

ÉCOUTEZ L'ESTRIE S'ENTRETIENT
AVEC LA PERSONNALITÉ DU MÉRITE ESTRIEN DÈS 15H30

ICI RADIO-CANADA TÈLÈ

REGARDEZ LA CAPSULE DU MÉRITE ESTRIEN
AU TÉLÉJOURNAL ESTRIEN 18H

NOUS
PAYONS
JUSQU'À
VOS

6 PREMIÈRES
MENSUALITÉS
DE FINANCEMENT,

KIA
EST LÀ
POUR VOUS

SUR MODÈLES 2021 SÉLECTIONNÉS VALEUR
JUSQU'À 4 300 \$ EN PLUS DES OFFRES EXISTANTES

AUSSI OUVERTS CE LUNDI FÊTE DES PATRIOTES
de 9h à 17h

FORTE LX 2021

199\$
/MOIS

ACOMPTE DE 1 850\$

FINANCEMENT

84 MOIS

1,99% D'INTÉRÊTS

1% de réduction fidélité disponible!



Forte GT 2021 illustrée



Sorento SX 2021 illustrée



Seltos SX 2021 illustrée

SORENTO LX+ AWD 2021 ENTIÈREMENT REDESSINÉ!

LOCATION 48 MOIS À PARTIR DE

99\$
/SEM

0\$ D'ACOMPTE

2,99% D'INTÉRÊTS

TRACTION INTÉGRALE INCLUSE!

SELTOS LX 2021

LOCATION 60 MOIS À PARTIR DE

55\$
/SEM

2 285\$ D'ACOMPTE

2,99% D'INTÉRÊTS

UN VUS AU PRIX D'UNE COMPACTE!



Niro EV SX 2020 illustrée

NIRO EV 2020

100% ÉLECTRIQUE | 385KM D'AUTONOMIE!

500\$

CRÉDIT BORNE ÉLECTRIQUE

3 000\$

DE RÉDUCTION SUR MODÈLES SÉLEC.

13 000\$

DE REMISES GOUVERNEMENTALES

5 ANS / GARANTIE 100 000 KM
/ ASSISTANCE ROUTIÈRE KM ILLIMITÉS

GARANTIE COMPLÈTE • GARANTIE SUR LE GROUPE MOTOPROPULSEUR • 100% TRANSFÉRABLE • ASSISTANCE ROUTIÈRE PARTOUT EN AMÉRIQUE DU NORD

KIA

Le pouvoir de surprendre

KIASHERBROOKE.com

4339, boul. Bourque - 1 888 774-7171

OUVERT 7 JOURS SUR 7

KIAMAGOG.com

2960, rue Sherbrooke - 1 888 774-7171

OUVERT SAMEDI DE 10H À 16H

Ces offres sont accessibles à tout particulier qualifié qui prend possession d'un modèle Kia neuf sélectionné chez un concessionnaire participant du 1er au 31 mai 2021. Forte LX BM 2021 = 199\$ par mois à l'achat avec financement 84 mois, 1850\$ d'acompte et 0,99% d'intérêt incluant 1% de réduction aux propriétaires Kia actuels et 6 mois gratuits à nos frais. Basé sur un prix au détail de 19 655\$. Sujet à approbation de crédit. Détails sur place. Taxes et frais de couleur en sus. Seltos LX FWD 2021 = 55\$ par semaine en location 60 mois, 2285\$ comptant et taux de 2,99%. Prix de détail de 25 005\$. Limite de 16 000km par année, 0,12\$ par km excédentaire à la location. Sujet à approbation de crédit. Détails sur place. Taxes et frais de couleur en sus. Sorento LX+ AWD 2021 = 99\$ par semaine en location 48 mois, 2,99% d'intérêt. 0\$ d'acompte, limite de 16 000km/an, 0,12\$ du km excédentaire. Sujet à approbation de crédit. Détails sur place. Taxes et frais de couleur en sus. Niro EV SX 2020 = rabais de 3000\$ sur modèle SX Tourisme seulement. Remise gouvernementale de 13 000\$ taxes incluses. 500\$ de rabais additionnel pour une borne de recharge. Taxes en sus. Détails sur place. D'autres restrictions s'appliquent; veuillez consulter votre concessionnaire Kia participant. Taxes et frais de couleur en sus. Modèles illustrés à titre indicatif seulement.